

Ville de **Feignies** / Feignies Loisirs Animations Culture

Médiathèque de Feignies

# Concours de nouvelles

France Philippe

# 2019

**THÈME JEUNES**

(DEUX CATÉGORIES : MOINS DE 13 ANS ET DE 13 À 16 ANS)

## Sauvé par mon portable

**THÈME  
ADULTES**

## Une amnésie qui tombe à pic

**FLAC**  
ASSOCIATION

Médiathèque  
de Feignies

VILLE DE  
FEIGNIES

**E**n 1999, France Philippe a eu l'excellente idée de nous emmener dans l'aventure du concours de nouvelles.

Depuis, les membres du jury présents dès le début ont lu plus de 1 000 nouvelles venant de France, Belgique, Luxembourg, Canada, Réunion, Bénin, Tunisie.

C'est donc avec joie et une certaine fierté que nous éditons ce fascicule 2019.

Je voudrais remercier les membres du jury, Mlle Royer, directrice de la médiathèque, pour son aide dans la gestion de ce concours, ainsi que MM. Chambre et Dehoze pour l'édition du recueil.

Merci à la municipalité pour son soutien et en particulier à M. Lavallée, adjoint à la culture, pour sa participation à la lecture des nouvelles.

Mais surtout merci à tous les participants.

Vive le Concours de Nouvelles « France Philippe » !

Rendez-vous l'année prochaine, car ce concours fait désormais partie de la vie culturelle de notre ville de Feignies.

Les thèmes du concours 2020 sont :

Pour les adultes : « Vendredi 13 »

Pour les jeunes : « Quand je serai grand »

JEAN-MICHEL VOULOIR  
Président de FLAC  
Feignies Loisirs  
Animations Culture

# Concours de nouvelles France Philippe

Année 2019

Organisé par la Ville de Feignies,  
Feignies loisirs animations culture  
et la Médiathèque municipale de Feignies

## THÈME ADULTES

### **Une amnésie qui tombe à pic**

1 - C. E. B. E. G. <i>Chantal Weigel-Marsigny</i> .....	1
2 - L'éclipse de Noël <i>Annie Saulnier</i> .....	5
3 - Le jeu <i>René Le Berthe</i> .....	13
4 - Absences momentanées et disparition définitive <i>Pierre Lecocq</i> .....	17
5 - Le côté du cœur <i>Patricia Burny-Deleau</i> .....	27
6 - Cha sent l'rouchi ! <i>Cécile Meurillon</i> .....	31
7 - Quand on allait sur les chemins... <i>Jean-Pierre Squillari</i> .	39
8 - L'homme du dehors <i>Trinity Álfadrottning</i> .....	45
8 - Juste de quoi tout remuer <i>Fanny Soumillon</i> .....	51
10 - Admission chambre 101 <i>Magali François</i> .....	59

## THÈME JEUNES

### **Sauvé par mon portable**

*Catégorie moins de 13 ans*

1 - #Préhistoire <i>Cerise Feron</i> .....	63
--------------------------------------------	----

*Catégorie de 13 à 16 ans*

1 - Une dangereuse arnaque <i>Guillaume Portant</i> .....	67
2 - Appel d'urgence <i>Selma El Khader</i> .....	73

Renseignements auprès de la Médiathèque municipale de Feignies  
17, rue de Blaton 59750 FEIGNIES ou [mediatheque@ville-feignies.fr](mailto:mediatheque@ville-feignies.fr)  
Tel : 03 27 68 17 03 ou sur [www.mediatheque-feignies.fr](http://www.mediatheque-feignies.fr)

## CONCOURS ADULTES

# *Une amnésie qui tombe à pic*

1 - C. E. B. E. G.

CHANTAL WEIGEL-MARSIGNY

Je suis une femme heureuse. J'ai enfin obtenu un rendez-vous pour un examen. C'est rassurant, non ? Ça va bien les rassurer aussi tous ceux qui me disaient que, compte tenu de mes petits trous de mémoire, je devrais bien faire un petit test... pour voir... pour me rendre compte... pour être fixée sur mon état. A force de les entendre me seriner ce couplet, j'ai accepté, pour leur faire plaisir, de me rendre au C.E.B.E.G le plus proche. Pour ceux qui l'ignorerait C.E.B.E.G veut dire Centre d'Evaluation et de Bilan en Gérontologie. Le dernier terme doit vous mettre sur la voie. C'est là qu'on évalue les vieux, leur état physique et surtout leur niveau mental ou ce qu'il en reste. En un mot, on mesure avec des tests appropriés leur niveau de dégradation. On ne leur dit pas combien de temps il leur reste à vivre, ce serait discourtois. Mais on leur laisse entendre que... avec le temps ... les choses ne devraient sans doute pas s'arranger ... On susurre discrètement le mot Alzheimer pour voir leur réaction. C'est plus sournois. Mais c'est aussi pour les habituer peu à peu à ce qui les attend.

J'ai été reçue par un jeune toubib barbu et par une assistante souriante. On m'a avertie que l'examen durerait environ 3 heures. Ils aiment apparemment le travail bien fait en gérontologie. Je ne peux que les en féliciter.

- Vous avez quel âge ? a demandé le toubib penché sur mon dossier.

Je ne vois pas pourquoi il me pose la question alors qu'il a toutes mes coordonnées sous le nez. Mais, était-ce l'émotion, j'ai eu une hésitation. J'ai répondu 75 ans, alors qu'en fait j'en ai 77 ou 78. Je me suis empressée de rectifier le tir. Il a souri et a dit « Bien ! » Ensuite il a fallu que je lui donne mon adresse. Là, j'ai su. Puis le

jour qu'on était. J'ai répondu mardi à tout hasard. Il a re-souri et a refait « Bien ! » Et puis il m'a encore posé des tas de questions idiotes, auxquelles j'ai parfaitement répondu. J'ai été brillante. Enfin je le pense, car à chaque fois il faisait : « Bien ! » avec un grand sourire.

Tout content de lui et devant mon air satisfait il s'est dit qu'il était temps de passer à la seconde batterie de questions. Il a voulu savoir si je connaissais par exemple la date de naissance de mes cinq petits-enfants, si je me rappelais sans difficulté de mon numéro de téléphone, si je n'oubliais pas parfois le code de ma carte bleue, si c'était moi qui gérais l'argent du ménage si ...etc...etc ... A la fin je l'ai félicité pour sa propension à poser des questions toutes plus indiscrettes les unes que les autres et je lui ai demandé dans la foulée s'il avait été formé à l'école de la STASI ou à celle du K.G.B.

Là, il n'a pas fait : « Bien ! » Il a eu l'air plutôt surpris et contrarié. Il m'a refilée illico à son assistante, avant de se retirer dans son bureau.

Donc l'assistante m'a prise en mains. Elle m'a d'abord fait parler de mon quotidien. Elle m'a demandé si je dormais bien, si je cherchais mes affaires, si c'était moi qui faisais la cuisine, si je notais tout ce que j'allais acheter au marché, si je me souvenais bien de ce que j'avais fait la veille... si... etc... etc... Puis, une fois qu'elle a été rassasiée, elle m'a sorti un gros livre et m'a montré des pages avec des animaux. J'ai regardé. Cela m'a rappelé mon enfance. J'avais moi aussi un livre avec plein de bêtes sauvages, mais le mien était en couleurs. Puis elle a refermé le livre et m'a demandé combien j'avais vu de singes et dans quel ordre. Si elle m'avait prévenue j'aurais fait attention. Mais pourquoi allais-je m'encombrer la mémoire pour retenir le nombre de primates qu'elle me montrait. Je lui ai fait part de mon agacement devant des questions aussi stupides.

- Il fallait me prévenir, ai-je dit. J'aurais compté. Votre test est idiot ! Vous êtes complètement à côté de la plaque. Par contre, si vous le voulez, je peux vous réciter par coeur la liste des Carolingiens ou

des Capétiens directs. Mais on peut aussi stopper tout de suite ! Elle a souri bêtement...Et a continué ... ( elle est payée pour ça !)... à me torturer en me lisant toute une série de nombres que je devais restituer dans l'ordre. J'ai réussi à donner les deux premiers et puis je me suis arrêtée. Elle me saoulait la gamine avec ses tests. Je lui ai dit sans ménagement que ça suffisait et qu'elle était priée de trouver un autre cobaye pour faire joujou.

Elle n'a pas insisté.

Le toubib a appliqué aussi sec.

Il m'a dit que l'entretien était terminé et que, à part quelques petits détails, j'allais très bien, ou du moins presque aussi bien que l'an passé. Parfait ! C'est bien ce que je voulais entendre. (Par contre je ne me rappelais pas être déjà venue !). Peu importe ! Le charmant garçon m'annonce cette fois qu'il tient absolument à me revoir. J'en suis flattée ! Pour vérifier encore quelques petites choses, m'a-t-il dit. C'est sans doute un perfectionniste ! Il m'a donné rendez-vous pour dans six mois. On n'en est pas encore à se faire la bise, mais si ça continue, parti comme c'est parti, on va finir grands amis ! Je n'ai rien contre, il est plutôt beau gosse ! Voilà, j'ai réussi mon examen, je suis contente. Adieu toubib ! On se revoit en Juin.

J'ai ramassé mes petites affaires et suis allée ensuite récupérer mon mari en salle d'attente, là où je crois l'avoir laissé.

- Tu viens Marcel, on rentre, ai-je annoncé au monsieur qui lisait un journal dans un coin.

Le type m'a regardée.

Tiens ... c'est vrai !!! Pourquoi l'ai-je appelé Marcel, alors que son vrai nom est ?... zut !!! D'un coup je ne m'en souviens plus ... J'ai un trou de mémoire.... Ce n'est pas grave... Cette petite amnésie tombe à pic et n'a aucune importance, parce que le type que j'ai sous les yeux est petit, chauve, ventru et que physiquement il ne me plaît pas du tout. Alors qu'il s'appelle Jules, François ou Marcel, moi j'en ai rien à secouer. Ce n'est certainement pas mon mari, il

est vraiment trop moche. Et pourtant... c'est bizarre... Il me rappelle quelqu'un... Mais qui ???

Le type m'a souri, s'est levé et a dit : Je viens, ma chérie !

Je me demande si ma mémoire, par moments, ne commencerait pas à me jouer des tours... !!!

## 2 - L'ÉCLIPSE DE NOËL

ANNIE SAULNIER

J'avance en m'efforçant de mettre mes petits pieds dans les grandes empreintes de pas, que tu viens de laisser dans la neige. De temps en temps, tu tournes la tête vers moi, mais jamais tu ne ralentis. J'ai froid, malgré l'écharpe et le bonnet, dont maman a pris soin de me couvrir. Tu ne parles pas. Mais j'ai peur de te fâcher. Tu reviens sur tes pas, me prends dans tes bras pour aller plus vite. Mais ça n'est pas une étreinte affectueuse et tout contre toi, je ne me réchauffe pas. Au loin, on aperçoit les abords du village, il fera bientôt nuit et tu ne tiens pas à être encore dehors à ce moment-là.

Mes chaussettes de laine, qui sèchent un peu plus tard devant le poêle à bois... Maman réchauffe mes pieds gelés dans ses mains. J'ai les larmes aux yeux : la piquette.

Je ferme les yeux, j'essaie de faire le vide, mais aucun autre souvenir ne me vient. Je sens battre mon sang près de mon oreille. Je ne dors plus vraiment, pourtant bien installée dans ce lit, que je ne connais pas. Mes doigts courent sur les draps blancs, frais et repassés. Je finis par m'éveiller. J'entends des pas quelque part au-dessus de moi, il doit donc y avoir au moins un étage. Une chaise qui racle le sol. Mon genou droit me fait mal, sans quoi, j'aurais essayé d'aller jusqu'à la fenêtre. En observant de plus près mon corps de vieille femme blottie dans ce lit, je découvre ici et là quelques contusions. Quelqu'un va venir et certainement tout s'éclairera...

C'est un air que tu joues sur ton harmonica : « J'n'attends plus rien, aucune main ne me retient... » Une chanson, dont je connais les paroles presque par coeur. Elles me reviennent maintenant. J'aime chanter quand tu joues. A ce moment, on pourrait croire que tout va bien. Il se peut même que tu te mettes à rire, interrompant ainsi la mélodie. Mais ça n'arrive pas souvent... Et puis cette chanson elle est vraiment triste, tu n'en rirais probablement pas ? Et moi aujourd'hui, je me sens comme ça, comme quelqu'un qui n'attend rien...



Une jeune femme est venue, que je n'ai jamais vue. Elle a pourtant une voix presque familière ? Elle m'a dit s'appeler Fiordaliso, c'est un nom qui me dit quelque chose, et m'a apporté des magazines et des chocolats. Pas de risques que je les mange. Je dois faire attention, rester sur mes gardes, je sais bien qu'ici on m'en veut. J'ai déjà pris des coups, si j'en juge par les ecchymoses qui couvrent mes jambes. Où suis-je exactement ? J'aurais aimé le lui demander, mais je n'ai pas confiance. Elle dit qu'elle est ma nièce, je n'ai pas de nièce. Il faudrait bien que j'arrive à me lever, aller à la fenêtre, peut-être reconnaitrais-je l'endroit où on me tient enfermée ? J'entends des gens chanter, des voix de femmes pour la plupart à ce qu'il me semble : « Je dois clouer des notes à mes sabots de bois... »

Je te regarde clouer des semelles à mes sabots de bois, tu te tiens courbé sur l'établi, je souris en voyant les clous entre tes lèvres, tu ne peux pas me parler, mais il y a du soleil dans tes yeux. Les sabots protègeront, tant bien que mal, mes pieds du froid de la neige...

Tous ces gens ! Ça défile au pied de mon lit ! Je suis à l'agonie où quoi ?

Hier je me suis levée, je suis allée à la fenêtre. Je n'ai pas reconnu le grand parc, qui entoure la bâtisse au premier étage de laquelle, se trouve ma chambre. Maintenant, je crois qu'on m'a mise en maison de retraite. Je me demande qui a bien pu vouloir ça ? Simon m'avait promis qu'il me garderait près de lui. Je sais bien que je l'inquiétais. Je commettais trop d'erreurs. Comme cette clé qu'on a cherchée des heures parce que je l'avais rangée par prudence, dans une de mes chaussures. Par chance, l'atelier de Simon n'était pas fermé. J'ai toute ma tête pourtant, juste parfois... J'oublie quelques petites choses... Il m'en faisait bien le reproche, mais toujours de sa voix douce. Simon, le fidèle compagnon de ces soixante dernières années. Simon qui a adouci ma vie. Où es-tu Simon ?

Dans le parc, j'ai vu un immense sapin de Noël. Je ne peux distinguer les décorations de ma fenêtre, mais je crois deviner qu'on a

pris soin de respecter la tradition. Le rouge et le doré dominant et bien sûr, le sapin porte à son sommet une magnifique étoile.

Comme tous les ans, la châtelaine, c'est ainsi qu'on l'appelle même si, en fait de château, elle n'habite qu'une très belle villa bourgeoise, la châtelaine donc, réunit les enfants pauvres du village au pied d'un magnifique sapin décoré de ses mains. C'est un jour béni pour nous, car on nous distribue toujours un bon goûter et par les temps qui courent beaucoup d'entre nous ont bien souvent le ventre creux. C'est la guerre. Nous n'avons jamais que les tickets de rationnement, la roulante et le marché noir pour nous approvisionner. Cela nous contraint bien souvent à faire des kilomètres, avec notre petite carriole à bras. Je t'accompagne toujours papa...

« Ne grandis pas trop vite ma Lou, et promets-moi de te trouver, plus tard, un gentil mari qui prendra soin de toi ! »

La présence du sapin de Noël me rassure. Ceux qui l'ont décoré ne peuvent avoir de mauvaises intentions à mon encontre ? C'est ce dont j'essaie de me convaincre.

Aujourd'hui, si j'ai bien compris, on ne m'apportera pas mon repas dans la chambre. Il est temps pour moi d'aller à la rencontre des autres pensionnaires de ce lieu. Je ne comprends toujours pas bien où je suis, ni pourquoi j'y suis. Les gens qui sont sensés m'expliquer les choses, je ne sais pourquoi, parlent tout doucement, la plupart du temps je ne comprends pas tout. J'ai perdu un de mes appareils auditifs. Comment cela se fait-il ?

Je n'ai pas faim.

Ce que je voudrais, c'est voir mon mari Simon et mon fils Jean. Je répète inlassablement ma question. Je n'obtiens en réponse, que des regards compassés. Le personnel est plutôt gentil finalement, mais quand on me parle, c'est comme si on s'adressait à un enfant. Quel âge ai-je ? La dernière fois qu'on a souhaité mon anniversaire, il faisait beau, Simon, Jean étaient là.

Tu me prends par la main, après m'avoir demandé de fermer les yeux. Je te laisse me guider...

Quel anniversaire était-ce ? J'allais avoir quarante ans... ou cinquante ? Voyons quel âge a Jean ? J'allais avoir trente ans !

Tu me prends par la main, après m'avoir demandé de fermer les yeux. Je te laisse me guider...

Le jour est tombé, c'est une douce soirée d'été. Dans l'air flotte un parfum de tilleul. J'ouvre les yeux tandis que nous approchons de l'eau, j'entends la musique, je reconnais « La Moldau ». Des étoiles de toutes les couleurs jaillissent dans le ciel. Et autant de reflets dans l'eau. Féérique !

Maintenant encore, il me semble entendre ce crépitement, mais la magie est rompue... Je n'aime pas ce que j'entends, l'angoisse m'a saisie, je ne sais pourquoi. Crépitement. L'odeur du tilleul toujours présente, quelqu'un vient de poser sa main sur mon épaule, mais ça n'est pas toi qui me conduis gentiment vers la grande salle. Des gens jouent aux cartes, il y a une bibliothèque et dans un coin un peu reculé, un piano. Un feu crépète dans la grande cheminée. Crépitement.

Un peu plus tard, une toute jeune fille m'a proposé une partie de scrabble. J'ai accepté, même si je perds toujours à ce jeu, quand je joue contre Simon. Un jeune homme nous a rejointes après avoir déposé son cartable dans le grand hall. La période de Noël est propice aux bonnes actions.

J'ai perdu, mais ils m'ont tout de même complimentée, je me suis, une fois de plus, sentie redevenir une petite fille : « Mais mes petits poulets, n'inversez pas les rôles, les enfants ce sont vous, l'adulte c'est moi et... Je vous ai bien vu rire sous cape, lorsque j'ai posé sur le tapis de jeu, le mot : « Ricordo. »

Simon et moi, nous ne nous contentons pas du français pour ce jeu.

C'est pratique qui plus est, lorsqu'on a que des « o » sur son cheval. Peut-être n'êtes-vous pas, vous-mêmes, capables de vous affranchir des règles ? D'ouvrir le champ des possibles ? A votre âge, c'est ballot. Me voilà qui m'énerve, pourquoi ?

Ricordo :

La plage de Baveno le soir, une lumière particulière, nos deux ombres qui s'allongent comme dans une fenêtre de soleil. Un repas pris au bord de l'eau, je te demande de commander en italien un café et l'addition. Tu le fais, mais tu ne veux pas rouler les « r » lorsque tu dis « per favore »....

Riomaggiore, quelques jours plus tard, sa rue basse emplies de touristes est très animée, mais dès qu'on monte les escaliers pour rejoindre la chambre louée, on est comme dans un village et au milieu des Italiens. On n'a pas emprunté la promenade des amoureux, mais on s'est aimé pour la première fois là-bas. J'étais éblouie, je te trouvais si beau, si intelligent et tellement attentionné.

A présent, mes doigts courent sur le clavier du piano. Je ne sais pas ce que je joue. C'est un peu comme si, seules mes mains connaissaient le morceau ... Une jeune femme s'est mise à chanter à mes côtés. Quelque chose comme : « Une nuit je m'endors avec lui, mais je sais qu'on nous l'interdit et je sens la fièvre qui me mord... »

J'ai trouvé, posé sur une chaise le journal local du 23 décembre, je vais le remonter dans ma chambre.

J'ai très mal dormi. Il a beaucoup plu, je ne te dis pas la gueule du sapin ! C'est comme le reste... C'est comme moi ? Plus de neige non plus. Juste des flaques de boue. Je me sens mal. Si angoissée, tellement seule. Toute cette boue... Et... Une histoire à dormir de boue...

Qu'est-ce qu'on a ri ce jour-là ! Tu te souviens ? La voiture embourbée, des jeunes gens nous aident à la pousser. Jean pleure, assis sur le siège arrière. Une saison bien pluvieuse en hautes Pyrénées. Lorsque la voiture redémarre, tu ne t'arrêtes pas, tu as bien trop peur de ne pouvoir repartir. Par la lunette arrière, je vois les jeunes gens maculés de boue de la tête au pied, ils nous font signe de la main ! Cette vision ! Jean pleure assis sur le siège arrière...

Un peu plus tôt, empruntant à pied un rude sentier montant vers

Troumouze, nous avons rencontré quelques difficultés et dû rebrousser chemin, à cause de la neige, encore présente en altitude en ce début d'été. La pluie s'est mise à tomber. Une pluie lourde et froide. On a trouvé refuge dans la petite chapelle d'Héas, on tente de faire sécher nos vêtements. Un énorme Patou, vient à notre rencontre, nous ne bougeons pas. Il s'éloigne, estimant sans doute, que nous ne représentons aucun danger, pour le troupeau de moutons qu'il précède et entend bien protéger. Jean est effrayé.

Jean ! Voyons quel âge avait-il ? Au moins six ou sept ans, pour qu'on ait décidé de l'emmener avec nous accomplir ce petit périple.

Ce gamin, comment dire... ça n'a jamais été facile ! Pour lui en tout cas. Trop intelligent je crois, trop sensible certainement ! On a bien failli le perdre à la naissance, il pesait si peu !

Je n'en finis pas de remettre du bois dans le feu. J'ai peur que tu aies froid. Je surveille ta respiration de jour comme de nuit. Je suis angoissée, tu es bien portant cependant, juste moi qui m'inquiète. Mon premier, mon seul enfant...

La sérénité de Simon, ne suffit pas à me tranquilliser.

Etait-ce vraiment juste un jeu ? Pierre et Louis ont dérobé ton cartable dans la cour de récréation, maintenant, le cartable glisse sur la neige tour à tour chevauché par Pierre ou Louis.

De mon pouce, je tâche d'essuyer les larmes qui coulent sur ton fin visage de premier de la classe, après que tu m'aies fait le récit de cette mésaventure. Je me sens tiraillée entre le désir de te protéger et celui de t'inciter à te défendre et à grandir. Je te sens seul et démun.

Avoir un fils a été la plus belle expérience de toute ma vie, en faire un homme la plus difficile...

Dans le parc, les empreintes de pas, petites et grandes, ont disparu.

Et puis... Soudain, c'est Noël. Dans la grande salle, plusieurs tables sont dressées. J'espère qu'on ne va pas nous faire le coup du vieil

homme déguisé qui distribue des cadeaux ? Je me sentirais retomber en enfance ! Toujours cet inquiétant feu crépitant dans la cheminée... Plus que le bruit, c'est l'odeur qui m'indispose !

Jean court vers l'atelier, mais où est la clé ? Maintenant, je n'entends plus rien. Je dois me relever, j'ai mal un peu partout...

Je n'ai de toute façon, jamais beaucoup aimé Noël, mais je m'efforçais d'en faire une jolie fête pour Simon et Jean. C'est tout de même incroyable que je doive passer ce Noël sans eux ! Où sont-ils à présent ?

Je n'ai de toute façon, jamais beaucoup aimé Noël, mais je prenais plaisir à installer mes petites maisons de carton. Un village. Durant toute l'année, je collectionnais les boîtes d'allumettes. Je les peignais et les recouvrais de coton.

Le feu et la neige !

Il ne faut jamais mettre de bougies dans le sapin. Noël c'est la lumière dans l'obscurité !

Et tu sais ce que c'est, on espère toujours qu'il y aura de la neige à Noël.

Une fois de plus on va être déçu ! Ça avait bien commencé pourtant...

La Nouvelle République, 23 décembre 2016

Incendie meurtrier à Luynes

« Une maison d'habitation, située au 7, sentier du Vieux-brulis à Luynes s'est embrasée ce samedi 22 décembre, aux alentours de 13 h.

Les pompiers, venus des quatre coins du département, ont circonscrit l'incendie alors que les flammes avaient atteint la toiture.

Après avoir empêché la propagation du feu aux maisons voisines, ils ont découvert les corps sans vie de Simon Ducart et de son fils Jean. Les premières constatations permettent d'établir la cause du sinistre : des bougies ont enflammé un sapin de Noël, créant un foyer qui s'est ensuite propagé à toute la maison. Il semble par

ailleurs probable, que le fils se soit porté au secours de son père, enfermé dans son atelier et qu'il n'ait pu le secourir faute de clé. Les fumées toxiques ont eu raison des deux hommes. L'épouse de Simon Ducart, Louise Ducart née Fiordaliso a, dans un premier temps était admise en état de choc à l'hôpital de Luynes. Elle souffre de contusions, suite à une chute faite en s'enfuyant. Elle sera probablement accueillie au centre d'hébergement d'urgence de Luynes, selon les indications données par le maire, interrogé à ce sujet par notre équipe ce matin. »

### 3 - LE JEU

RENÉ LE BERTRE

Jacques revint vers la table du salon avec deux tasses de thé fumantes. Il lança :

- Voyons si ta mémoire est bonne, Mathilde. Qui est-ce qui vient nous voir la semaine prochaine, déjà ?

- C'est Étienne, répondit Mathilde en souriant.

- Très bien... Et Étienne, qu'est-ce qu'il fait dans la vie ?

- Oh ça, je m'en souviens bien, tout de même ! dit-elle en riant.

Elle reçut la tasse et y posa ses deux mains, pour se réchauffer. Jacques s'assit en face d'elle en grimaçant. Ses os lui faisaient mal et elle regarda avec inquiétude son visage crispé et silencieux.

- Jacques, tu es sûr que ça va ?

- Mais oui, je vais bien. Alors, Étienne ?

- C'est un grand médecin, comme son père !

- Oui, enfin, comme l'était son père...

- Tu es toujours un grand médecin et un grand intellectuel, tu sais.

Mathilde souriait de nouveau, elle le regardait d'un air attendri. Leur couple durait depuis des décennies et s'accordait dans une harmonie parfaite : lui, le scientifique, champion des jeux de mémoire et invité d'honneur des congrès internationaux, et elle, l'épouse un peu effacée, mais riieuse et pleine de tendresse pour son mari et ses enfants.

- Et donc, reprit Jacques, continuons sur Étienne. Nous allons voir si ta mémoire fait défaut.

- Elle est excellente, toubib !

- Parfait... À quelle université a-t-il étudié ?

- Priceton.



- Quel âge a-t-il ?
- Nous fêtons ses 47 ans mercredi prochain.
- Marié ? Des enfants ?

Mathilde éclata de rire.

- Comme si je pouvais oublier ça ! Il est marié et nous sommes trois fois grands-parents...

- Tu aurais pu l'oublier, tu sais...

- Je ne suis pas une championne, moi, monsieur, mais je me souviens tout de même des choses élémentaires.

Elle fit un clin d'oeil et, d'un mouvement de menton, désigna la rangée de coupes sur l'étagère de la cheminée. Trente ans auparavant, Jacques avait couru les plateaux de télévision, remportant les tests de culture générale avec une simplicité et un brio déconcertants, dus à son excellente mémoire. Ses amis aimaient en rire et parfois, autour d'une table, on s'amusait à le faire citer une par une les dates d'anniversaire des convives. On applaudissait tandis qu'il bouclait le tour de table, sans faire la moindre erreur et sans hésitation. Mathilde, discrète dans ces festivités, laissait discourir Jacques, admirative de sa façon et de ses contes enrichis de souvenirs très précis. C'avait été l'étincelle de sa passion pour lui, cette facette d'intellectuel disert, souvent égaré dans ses manuels savants, capable de citer d'un trait la capitale du Mozambique ou la taille en centimètres de la Statue de la Liberté.

Cependant depuis quelques années, Jacques se prêtait moins à ce genre d'exercice. Au contraire, il se montrait sourcilieux sur la mémoire des autres, avec ce « jeu » qui consistait à les interroger à tout bout de champ. Quelquefois un peu agacée, Mathilde avait fini par lui pardonner cette pratique répétitive. Elle s'était habituée à cet enseignant rigoureux, et tout juste lui demandait-elle de ne pas l'interpeller en public pour lui poser des questions. Bien qu'intelligente, elle s'était parfois sentie distancée par les capacités et les connaissances de Jacques. Elle était orgueilleuse cependant et continuait d'astiquer farouchement les coupes sur la cheminée et

à en faire mention, aussitôt qu'un nouveau venu pénétrait sous son toit. Elle se sentait, comme une gardienne du temple, la protectrice de ce cerveau de génie.

Jacques, de son côté, rejetait gentiment les compliments de Mathilde, quand elle le surnommait « Einstein » ou « M. Encyclopédie ». « Tu perds la tête, je ne suis qu'un vieux débris », disait-il. Et il lui reposait des questions, pour s'assurer que, malgré tout, elle gardait une mémoire convenable.

- Il faut que je commande un gâteau pour Étienne, dit-elle tout à coup.

Elle se leva et sortit d'un tiroir un carnet à spirales.

- Est-ce qu'il a un dessert préféré, Étienne ? demanda Jacques.

- Oui, c'est... tiens, c'est bête, ça, je ne me souviens plus... C'est le bavarois, n'est-ce pas ?

Jacques ne répondit pas. Il porta sa tasse à ses lèvres et regarda son épouse.

- Tu sembles amnésique, Mathilde.

- D'accord, tu as gagné sur ce coup-là. Mais c'est bien le bavarois, non ?

- Et on peut dire que ton amnésie tombe à pic, car tu étais sur le point d'appeler le pâtissier !

- Allez, Jacques, aide-moi ! Je dois appeler aujourd'hui.

Une sonnerie interrompit la réponse de Jacques et Mathilde décrocha le téléphone. Jacques se leva à son tour et se dirigea vers la porte de la cave. Il s'assura, juste avant de descendre, que Mathilde ne le regardait pas. Plus encore que son amnésie, c'était ce coup de téléphone qui tombait à pic.

Précautionneusement, car ses articulations lui faisaient mal, il descendit les marches de bois en s'appuyant sur la rambarde. La lumière papillonnante semblait s'amenuiser tandis qu'il avançait. En arrivant sur le sol de pierre, une humidité froide traversa ses souliers et il sentit de gros sanglots gonfler dans sa gorge.

Alors dis-moi, Mathilde, Étienne a-t-il un chien ?

Jouons encore, Mathilde : la collecte des poubelles, c'est le jeudi ou le vendredi ?

Est-ce que c'est l'année dernière que nous avons acheté la voiture ?  
Voilà, c'était il y a trois ans. Tu vois, quand tu fais des efforts...

Il alluma une lampe torche et chercha l'étagère en métal, baladant le halo jaune sur une demi-douzaine de meubles et des centaines de livres de médecines éparpillés. Quelques trophées qui avaient échappé à Mathilde traînaient là aussi, certains renversés, d'autres détachés de leurs socles. L'un des meubles portait des traces de mains sur les couches de poussière et il sut que c'était celui-là qu'il cherchait. Il l'ouvrit et parmi les dizaines de post-it étalés, il retrouva :

« Étienne : marié, deux enfants, médecin, né le 23 octobre ». Suivait une foule d'informations hasardeuses, ajoutées avec le temps. La dernière avait été inscrite il y a peu sans doute, car l'écriture était plus tremblante : « Plat préféré : pavé de saumons, gratin d'endives. Dessert : bavarois. »

Il eut un soupir prolongé et, fébrile, s'appuya contre l'étagère. Portant les mains à son visage, il eut envie de s'écrouler quelque part au milieu de tous ces livres autrefois lus, de tous ces trophées gagnés. Par l'escalier, la voix de Mathilde vint :

- Jacques ? Qu'est-ce que tu fais encore là ?

- Rien. Je regardais mes livres. Et pour ta gouverne, oui, c'est bien le bavarois !

Sa voix s'étrangla. De grosses larmes tombèrent sur le sol poussiéreux.

Il n'en pouvait plus de ce jeu, de ces questions à son épouse pour vérifier « sa » mémoire... Mais jusqu'au bout, il voulait lui cacher qu'il avait Alzheimer.

## 4 - ABSENCES MOMENTANÉES ET DISPARITION DÉFINITIVE

PIERRE LECOCQ

C'est le troisième inspecteur de police qui tente de m'interroger dans ma chambre d'hôpital. J'en ai déjà usé deux. Si je n'avais pas mal partout, ce serait amusant. Une jambe cassée, quelques côtes fêlées, le crâne fêlé, lui aussi et surtout ces brûlures de cigarettes sur mes bras et sur mon ventre !

Il commence doucement :

- Bon, on recommence. On oublie tout et ...

- Humour noir, sans doute.

- Pardon ?

- On oublie tout.

- Ecoutez, on n'est pas là pour rigoler.

- Non, surtout qu'avec mes côtes fêlées, ça me fait mal quand je ris.

Il soupire.

- Ah ! je commence à comprendre.

Il sort un carnet de sa poche et attaque :

- Nom ? Prénom ? Date de naissance ?

- Je ne sais pas.

- Je répète : nom ...

- Ce n'est pas la peine de crier, je ne sais pas. Si je peux me permettre une plaisanterie, j'ai une... perte de mémoire... mais vous savez que j'ai une fracture du crâne... ça explique la fuite.

Il ferme les yeux, reste silencieux quelques instants puis il articule.

- Patrice BLONDIN.

- Si vous le dites.
- Trente deux ans, expert en sécurité.
- Si vous le dites.
- Arrêtez de dire « si vous le dites ».
- Si vous ... voulez. Je ne demande qu'à vous croire. Vous avez une preuve à me présenter ?

Il crie :

- Quoi ?

Ca commence à devenir intéressant cet interrogatoire. Je me demande combien de temps il va tenir. Je réponds suavement :

- Vous me dites que vous êtes inspecteur de police. Je veux bien vous croire. Vous me dites que je m'appelle Patrice Blondin, je suis prêt à le croire, mais...

- On a trouvé votre carte d'identité à votre domicile à Rouen. Et votre femme vous a formellement reconnu pendant votre coma.

- Ah ? Je suis marié ? Mais je n'ai pas d'alliance.

- Enfin, vous étiez marié. Vous êtes divorcés depuis six mois.

- Vous savez pourquoi ?

- Officiellement, consentement mutuel. Mais en fait, abandon du domicile conjugal par votre ex-épouse.

Il enchaine :

- Mais je ne suis pas là pour répondre à vos questions.

- Excusez-moi. J'aimerais savoir. On ne sait jamais ; un détail ou un mot pourrait provoquer un déclic.

- Vous vous foutez de moi ?

- Ah non ! Pas du tout. Vous faites votre métier. J'essaie de comprendre et de collaborer.

- Bon. Ca suffit. Où sont les vingt-huit millions qui manquent ?

- J'ai vingt-huit millions ?

- Oui. Où sont-ils ?

- J'aimerais bien le savoir. J'ai gagné à l'euro millions ?

- Non ! Vous les avez piqués dans les locaux d'une société de transport de fonds. En fait, vous en avez piqué trente. On en a retrouvé deux.

- Moi ?! J'ai piqué trente millions ? Et comment ai-je fait ?

Il hurle :

- Taisez-vous. Ne m'interrompez pas... ne me posez pas de questions. Je vais vous raconter la chronologie de notre enquête.

Sarcastique, il ajoute :

- Si un détail provoquait un déclic dans votre cerveau, ça m'arrangerait.

J'ai demandé à l'inspecteur quelques instants de répit pour me permettre d'appeler l'infirmière. Elle est arrivée très vite et a compris tout de suite.

- Vous avez mal ?

- Oui. Vous pouvez actionner ma pompe à morphine ? Merci.

L'inspecteur manifeste de la pitié.

- Vous avez mal ?

- Oui, mon bras, ma tête.

- Et votre jambe ?

- Non. Je ne la sens pas.

- Ah oui, c'est vrai ... j'avais oublié.

- Hé oui, multimillionnaire, amnésique et paraplégique... je vous écoute.

L'inspecteur se tasse un peu dans son fauteuil, me regarde quelques instants sans dire un mot puis demande :

- Vous préférez l'ordre chronologique ou l'ordre logique ?
- L'ordre logique, si vous voulez bien... c'est plus ... fun. Ca fait un peu Sherlock Holmes. Elementary, my dear Watson !
- Ah oui, vous êtes bilingue.
- Oui. Il paraît que maman est irlandaise. On m'a dit qu'elle menait une retraite paisible avec papa au Maroc... enfin, paisible, jusqu'à ma chute sur l'autoroute. Mais je vous en prie, revenons à nos millions... euh à nos moutons. Trente millions ... ce n'est pas une mince affaire ! What a lot of chance.

Mon commentaire bilingue est suivi d'un lourd silence.

Je suggère :

- Je peux commencer si vous voulez. Un routier roule à bonne distance d'une camionnette sur l'autoroute A13. Un corps tombe de la camionnette, c'est moi, il freine à mort et s'arrête à quelques centimètres d'un corps en triste état, et c'est là que la police intervient.
- Tentative d'assassinat... tortures. On est devant un cas de grand banditisme. Votre ADN ne donne rien. Vous n'êtes pas fiché.
- J'en suis fort aise.
- Oui, enfin... vous ne l'étiez pas. Maintenant, vous l'êtes.
- Ah oui ? A cause des trente millions.
- C'est ça. Vos vêtements parlent. On trouve l'ADN de deux repris de justice qui viennent de sortir de prison. Cinq ans pour un braquage raté.
- En somme, des maladroits !
- Est-ce que vous voulez bien cesser de faire des commentaires saugrenus ?
- Excusez-moi, c'est parti tout seul. Reprenez donc.
- On les arrête. On perquisitionne et ...

- Bingo ! Vous trouvez deux millions.
- ...
- Excusez-moi. Je vais essayer de me taire.
- Leur braquage raté, c'est à cause de l'efficacité des sécurités mises en place dans la banque par vous. Ils ont entendu parler des trente millions subtilisés dans une société de transport de fonds. La presse fait allusion à un système de sécurité très efficace mais déjoué par le ou les ...
- Piqueurs de fonds.
- Voilà. Ca provoque leur convoitise. Ils font le rapprochement et devinent. Ils vous enlèvent, vous séquestrent, vous torturent. Vous révélez votre cachette. A votre domicile... ils trouvent deux millions.
- C'est ce qu'ils disent. Ils ont peut-être planqué le reste.
- On ne croit pas. Bref, ils sont repartis en prison. Ils vont en avoir pour quinze ans.
- Hé bien, au moins il y a une justice dans ce pays.
- Vous vous foutez de ma g... ?
- Non, pas du tout. Not at all... let us go !

Il murmure:

- Je vais l'étrangler.
- Let us be quiet ! ON arrive au plus palpitant.
- Taisez-vous... on reprend l'affaire du casse de la société de transport de fonds. Vous y êtes passé quelques mois auparavant pour améliorer le système de détection de mouvement et le système de vidéo surveillance. On retrouve votre ADN sur le matériel et sur le verrou de la porte blindée. Et on reconstitue votre... visite.
- Attendez. Vos collègues m'ont raconté. Je suis entré par le toit en enlevant quelques tuiles. J'ai attendu dans un coin non couvert par les détecteurs. J'ai attendu que le gardien de nuit désactive l'en-



semble des détecteurs pour l'assommer, le bâillonner et le menotter... c'est rocambolesque. Vous êtes vraiment distrayants vous et vos collègues.

- Vous avez rempli posément un grand sac de marin. Vous avez déverrouillé la porte blindée. La silhouette suivie par les caméras correspond à la vôtre. Et puis... les deux millions extorqués par

- Les maladroits.

- C'est la preuve. Où est le reste ?

- Je... ne... sais pas. Dites, j'espère que je suis protégé. Imaginez que d'autres truands m'enlèvent et me torturent alors que je ne sais rien.

Sarcastique, il me répond.

- Rassurez-vous, il y a un policier devant votre porte. Quand vous serez valide, vous serez très protégé, en cellule, tout seul en prison en attendant votre procès.

Pendant plusieurs semaines, j'ai eu droit à de nombreuses visites qui se sont révélées infructueuses. Un couple d'une soixantaine d'années, très sympathiques : mes parents venus du Maroc. Ils m'ont appris qu'ils allaient quitter le Maroc pour s'installer en Irlande... pour une question de climat, selon celle qui dit être ma mère. J'ai accueilli la nouvelle en manifestant un intérêt poli ; une femme se disant être mon ex-épouse ; une jeune femme prénommée Estelle, se disant être mon ex-secrétaire. J'ai même eu droit à une confrontation avec mes... tortionnaires. Tout cela, en vain. Aucun souvenir ne remontait à la surface.

J'avais vite repéré le micro caché dans le montant de mon lit. J'imaginai, avec délectation, la rage impuissante des policiers écoutant les conversations au cours de ces visites.

J'ai eu droit également à la visite d'experts qui m'ont posé plein de questions et qui m'ont fait passer des tests de logique, d'organisation et de mémoire. Comme chaque fois que des experts se penchaient sur un problème, ils n'étaient pas du même avis. Le premier a constaté que j'avais une excellente mémoire des savoirs

mais que ma mémoire des événements était totalement effacée. Le deuxième avait interprété ses résultats en supposant que je voulais, inconsciemment bien sûr, effacer le vol et les tortures. Quant au troisième, après avoir dit que j'avais un QI très élevé, il avait décrété que j'étais un simulateur hors-pair !

Tout cela n'arrangeait pas les affaires pour la police qui ne savait toujours pas si j'avais agi seul et – surtout – qui ne savait toujours pas où étaient les vingt-huit millions.

Le chef de service a insisté pour que je reste sous surveillance médicale. Chaque matin, je subis une séance de rééducation et l'après-midi j'ai le droit de déambuler dans les couloirs de l'hôpital dans mon fauteuil roulant. Je vais acheter le journal et des hebdomadaires au stand presse qui est dans le hall d'entrée. Je suis déplâtré, mais toujours « coincé du bas ».

Quand il fait beau, je peux aller dans le parc qui entoure l'hôpital. La surveillance policière est invisible. Ma chaussure, ma veste et mon fauteuil sont balisés. J'ai détecté aisément tout cela. On n'apprend pas à un vieux singe à faire des grimaces et on ne trompe pas facilement un expert en sécurité.

Je sais bien que ce n'est pas par mansuétude que la police me laisse en semi-liberté, mais par tactique. Comme par hasard, il y eu une fuite et la presse locale a raconté que j'étais libre de me déplacer dans l'hôpital et dans le parc.

Le magot que je suis censé avoir conservé doit provoquer bien des convoitises parmi... mes complices si j'en ai ou parmi d'autres. Je suis un peu la chèvre attachée au bout d'une corde et qui attire les loups.

Tout le monde attend. Moi aussi.

Il fait un temps superbe. Je rêve de balade en mer. Le parc est presque désert, quelques malades avec leur famille. Le banc près duquel je m'installe régulièrement est vide.

Elle s'est assise sur le banc, a ouvert un livre et sans me regarder elle a dit :

- Bonjour Patrice.

J'ai répondu, sans tourner la tête :

- Bonjour Estelle.

- Tu n'as pas ... perdu la mémoire ?

- Non.

- Bon. Alors, si tu me dis où est l'argent, on peut t'aider à disparaître.

- Je suis en fauteuil.

- Oui, je sais. Mais on peut s'organiser pour te planquer quelque part et pour t'aider à vivre tranquillement.

- Qu'est ce que tu proposes ?

- Tu me dis où est l'argent. On vient te chercher et on te fait disparaître.

- C'est dans ton bateau.

- J'y avais pensé, mais je n'ai rien trouvé.

- Bien sûr, c'est très bien caché.

- Alors ?

- Tu viens me chercher demain à la même heure. On file au port de plaisance. On monte dans le bateau et je te montre.

- Méfiant, hein ?

- Non, expert en sécurité.

- Bien. A demain.

Nous sommes sur le bateau d'Estelle. L'enlèvement a été mené rondement. J'ai indiqué l'endroit où était cachée l'enveloppe. Estelle n'est pas contente. Il n'y a que deux millions !

- Tu crois qu'on va s'occuper de toi pour seulement ça ?

- On peut commencer avec ça.

- Non.

Son mari et son frère m'extirpent de mon fauteuil, me pose sans ménagement sur le pont et vont jeter le fauteuil dans l'eau à une dizaine de mètres, à un endroit du quai où il n'y a pas de bateau.

Le mari d'Estelle ricane :

- Voilà, tu vas disparaître.

Ils me balancent par-dessus bord. C'est la fin de mon évasion. Je coule.

Le clair de lune est superbe. Le calme est revenu après plusieurs heures d'agitation intense sur le quai. Les plongeurs ont rapidement repêché mon fauteuil grâce à la balise qu'il contenait. Ma chaussure balisée, lâchée sous le bateau d'Estelle on amené les policiers à investir le bateau. Estelle, son mari et son frère sont partis sous bonne escorte. La police a dû mettre la main sur les deux millions. Mon corps – enfin disons ma veste balisée – vogue lentement vers le large. Avec un peu de chance, ils vont retrouver la veste. J'imagine les titres de la presse : Patrice Blondin, enlevé et éliminé par des complices !

Je savoure ma liberté retrouvée dans la cabine de mon bateau, amarré à une trentaine de mètres de celui d'Estelle. Personne ne sait qu'il m'appartient. Le nom du propriétaire est Patrick O'connor.

Je me suis débarrassé de mes chaussures et de ma veste. J'ai nagé entre les bateaux pour rejoindre le mien. Je me suis changé et j'ai observé ce qui se passait sur le quai.

Le troisième expert avait raison : je ne suis pas plus paraplégique qu'amnésique.

J'ai sorti mes papiers officiels irlandais du coffre-fort du bateau. Il y a des conserves. Dans quelques jours, je larguerai les amarres, je ferai mes courses en passant au Havre et je rejoindrai l'Irlande.

Ma petite cousine, Norah O'connor a fait son marché à Deauville : six yearlings payés avec mon chéquier suisse. Elle m'attend dans l'ancien haras acheté pour une bouchée de pain avec mon chéquier luxembourgeois.

Norah et moi, nous allons pouvoir nous livrer à notre passion commune : l'élevage et le dressage de trotteurs de compétition. Je nous imagine déjà en train de driver chacun un cheval sur la piste d'entraînement. Ca va être génial. Ou encore, assistant au triomphe d'un de nos chevaux dans un grand prix.

Norah et moi, nous allons nous marier rapidement. Maman avait bien raison quand elle a eu l'idée apparemment saugrenue de me déclarer à l'ambassade de France à Dublin sous le nom de Patrice Blondin pendant que papa me déclarait de son côté sous le nom de Patrick O'connor.

Je ne suis plus Patrice Blondin, Patrice Blondin va être définitivement disparu.

Je suis Patrick O'connor. Et il me reste encore quelques millions.

## 5 - LE CÔTÉ DU CŒUR

PATRICIA BURNY-DELEAU

L'impact des gouttes dans les récipients alignés sous la gouttière percée de cette petite station-service de campagne, « ploc, ploc, ploc, ploc,..... ploc, ploc, ploc, ploc.... », bien loin d'agacer la passagère du véhicule, résonnait en elle de plus en plus profondément. Son mari, tout en faisant le plein, pestait une fois de plus contre le propriétaire qui se gardait bien d'engager des frais d'entretien puisqu'il avait le monopole de la distribution du précieux liquide dans cet endroit reculé.

L'ambiance de cette fin d'après-midi était quasi-apocalyptique. Le ciel était bas et noir, l'air métallique et étouffant, la lumière prenait des reflets bleutés du plus mauvais effet. Les gens étaient sur les nerfs, personne ne voulait rester enfermé mais une sorte de danger diffus menaçait les sorties. Evidemment, c'était à ce moment-là que le couple avait dû prendre la route pour se rendre chez un spécialiste, quatre à six mois d'attente pour toute modification de rendez-vous alors pas question de renoncer ! Après l'Accident ils avaient fui la ville et même leurs amis, pour se reconstruire dans un endroit tellement isolé qu'ils en payaient le prix, notamment au litre dans cette station !

« Ploc, ploc, ploc, ploc... ploc, ploc, ploc, ploc... », à cette ritournelle aqueuse se joignit dans la tête de Dorothee un bien curieux accompagnement musical : la cinquième de Beethoven. À ce moment-là, un petit miracle s'accomplit : elle sentit se soulever l'immense autocollant qui emprisonnait les souvenirs de l'événement funeste qui avait bouleversé leurs vies. Quoi qu'en dise David, son époux, ce « blanc » si noir dans sa mémoire l'empêchait de se sentir pleinement elle-même.

Leur histoire avait pourtant bien commencé. Abandonnée par des parents trop jeunes, ballottée de foyer en foyer, elle s'était complètement repliée sur elle-même. Poussée, voire harcelée par une amie, elle avait fini par « sauter le pas » et s'était inscrite sur un site

de rencontres avec un profil qui insistait bien sur sa culture, son humour et son souhait de vie stable et rangée. Elle avait eu très peu de retours mais avait correspondu avec un charmant informaticien lassé de sa vie solitaire qui exprimait les mêmes souhaits. Aussi inhibés socialement l'un que l'autre, ils ne se retrouvèrent face à face qu'après six mois de courriels assidus. Ils se connaissaient parfaitement en théorie, restait l'épreuve majeure : la rencontre. Ce fut David qui la provoqua en invitant sa dulcinée virtuelle au cinéma puis au restaurant. Les coeurs débordant d'amour de deux individus morts de trac firent l'expérience du coup de foudre instantané... après une demi-année d'échanges quand même !

Il fut encore question de coup de foudre le lendemain, au sens propre, quand les tourtereaux proposèrent de raccompagner Jonathan, le petit frère fraîchement revenu du Canada les poches vides, les cheveux coiffés en chignon au volume impressionnant et la barbe fleurie. Sa création d'entreprise à l'étranger avait, encore une fois, capoté. David tenait vraiment à lui présenter sa belle. Oui leurs parents, paix à leurs âmes, avaient un certain sens de l'humour et des goûts musicaux affichés. Le frère prodigue était donc de passage pour quelques temps avant de traverser la France puis la Méditerranée à la recherche d'un emploi, au soleil pour changer. Dès son arrivée, David lui avait rebattu les oreilles de ses sentiments pour son adorée et c'est Jonathan qui lui avait donné le courage de casser le confort de la relation indirecte et de se jeter dans l'inconnu du réel. Le deuxième jour, ils avaient donc pris un café tous les trois en ville. Ensuite, il était convenu que Jonathan rentre chez son frère à bicyclette, laissant le couple tout neuf dîner bien entendu en tête-à-tête ! En peu de temps les nuages obscurcirent le ciel, amenant la nuit à seize heures. Des trombes d'eau ne tardèrent pas à s'abattre en tourbillonnant, poussées par les violentes bourrasques d'un vent glacial. Et ça ne se calmait pas ! Pas un temps à mettre un cycliste dehors ! Il fallait absolument faire un détour pour déposer Jonathan. C'est tout ce dont Dorothée parvenait à se souvenir.

L'Accident ? Rien. Le coma ? Rien non plus bien entendu. Le personnel médical lui avait raconté le dévouement de son compagnon

qui lui avait tenu la main sans relâche, s'était efforcé de faire réagir son cerveau en lui parlant pendant des heures, en évoquant tous leurs courriels et tous leurs souvenirs virtuels. C'est évidemment lui qu'elle avait vu en premier quand elle avait enfin repris conscience. Le bonheur de leurs retrouvailles avait réchauffé le coeur du service tout entier ! Après plusieurs jours la miraculée avait appris le décès de Jonathan coincé dans la voiture. David avait réussi à s'extraire de son siège puis à la sortir, elle, mais une fuite d'essence avait déclenché une violente explosion et Jonathan avait péri carbonisé sans que son frère puisse intervenir. David avait dû faire face tout seul ensuite aux formalités et aux funérailles, bourrelé de remords de n'avoir pas pu sauver le dernier membre de sa famille et sans savoir si la belle histoire d'amour qui s'était ébauchée survivrait à cette catastrophe. À peine Dorothée autorisée à quitter l'hôpital, ils avaient coupé tous les ponts et s'étaient réfugiés là où personne ne les connaissait pour oublier le passé et se tourner vers leur avenir en se mariant dans la plus stricte intimité. Grâce au télétravail, aux services de livraison, ils avaient peu de contacts et se suffisaient l'un à l'autre.

Sauf que... si son bonheur à lui était parfait, elle ne supportait pas ce trou dans sa mémoire, elle avait besoin de se souvenir pour se reconstruire et c'était même leur seul sujet de disputes. Il voulait oublier hier mais elle, elle l'avait oublié et cela l'étouffait ! Pour éviter les conflits, elle n'en parlait plus. Elle faillit manquer à ce principe quand l'incroyable conjugaison du temps orageux, du paysage apocalyptique et de ces gouttes d'eau musicales permit à la solide pellicule qui isolait un pan de sa mémoire de se soulever. « Ploc, ploc, ploc, ploc / pom, pom, pom, pom ». Au moment de l'Accident, dans la voiture résonnait la fameuse cinquième de Beethoven.

Comme pour toute pellicule, quand un coin est enfin quelque peu préhensible, on s'escrime dessus mais parfois cela résiste. Une soudure un peu forte, des doigts légèrement moites ou grasseyés et on n'a pas suffisamment de prise, on s'énerve et on finit par détruire cet opercule de malheur à grands coups de couteau ou de ciseaux rageurs ! Mais Dorothée ne pouvait pas en arriver à cette



extrémité donc elle prit le parti de se calmer et de se concentrer sur les champs et la forêt baignés d'une lumière de fin du monde avec Beethoven en fond musical dans la tête. Elle faillit chanter mais se retint juste à temps sans savoir exactement pourquoi. Et cela fonctionna ! Petit à petit, seconde par seconde, les dernières images précédant le crash lui revinrent. David et Jonathan, assis à l'avant qui plaisantaient gaiement, elle qui n'avait d'yeux que pour le profil de l'homme de sa vie et qui y découvrait, à la faveur de cet angle de vue, un détail discret. En effet, juste derrière le lobe de l'oreille droite, il avait une petite excroissance rose que dans sa famille on appelait «fraise» et celle-ci était en forme de coeur ! Fascinée par cette découverte, elle avait occulté les derniers échanges entre les garçons jusqu'à leur hurlement de colère contre un camion qui, en leur faisant une queue-de-poisson, les avait légèrement heurtés donc amplifié l'effet du coup de volant-réflexe de David. Elle revit au ralenti la voiture tourner puis s'encaster dans un arbre et elle-même soulevée et projetée en avant, retenue violemment par sa ceinture puis, logiquement cette fois, plus rien avant son réveil.

Sur le chemin du retour de leur rendez-vous, enfin apaisée, d'un geste tendre elle caressa le cou lisse de son adoré, sans pansement visible sur ce profil et, effarée, comprit tout !

Malgré leurs deux années d'écart, la ressemblance entre les frères était sidérante, jusqu'à ce détail épidermique que le dermatologue venait de nommer acrochordon et de supprimer par précaution. Mais, hélas pour Jonathan, ils n'avaient pas ce petit coeur du même côté !

## 6 - CHA SENT L'ROUCHI !

CÉCILE MEURILLON

« S'taire ch'est bin, Parler ch'est mieux »  
(adaptation d'un proverbe ch'ti)

Ce matin, je souris en ouvrant la Voix du Nord.

La ministre de la Culture,

Vu le décret n° 57-549 du 2 mai 1957 modifié portant institution de l'ordre des Arts et des Lettres ;

Vu l'avis du Conseil de l'ordre des Arts et des Lettres réuni en séance plénière le 24 juillet 2018 lors de l'examen des dossiers des candidats constituant la promotion des Français de l'été 2018,

Arrête :

Article 1er

Sont nommés ou promus au grade de commandeur de l'ordre des Arts et des Lettres :

M. BOUTE Mickaël Acteur

Cet ordre est destiné à récompenser les personnes qui se sont distinguées par leurs créations dans le domaine artistique ou littéraire ou par la contribution qu'elles ont apportées au rayonnement des Arts et des Lettres en France et dans le monde.

L'article est composé d'un joli portrait et d'une chouette photo de mon cher Mike, fier comme Artaban. Pas un mot sur "notre" anecdote. Je me demande s'il a pris le temps de la raconter, au Ministre, aux invités et au gratin qui a dû entourer la remise du prix. Sûr qu'elle aurait plu pourtant, à tous ces cultureux des hauts-étages.

Dans les années 90, Mike et moi étions élèves au collège Turgot, à Denain. Élèves plutôt moyens. Aujourd'hui, je suis électromécanicien chez Menisseez à Feignies. Je n'ai pas eu la chance - et je n'ai pas le talent ! - de mon vieil ami, mais j'aime mon travail et ma vie

ici. Je m'en souviens comme si c'était hier... Nous étions en Troisième B. Adolescents originaires du fin fond du Hainaut, j'habitais à Douchy-les-Mines et Mike à Denain, vous voyez déjà le tableau ? Eh oui... Moi : petit, trop maigre et les dents grillagées, Mickaël, myope comme une taupe, avec des lunettes en cul de bouteille. Nous étions tous deux timides et boutonneux. Deux inséparables. Nous nous étions bien trouvés !

Notre enseignante de français, Madame Cliquenois, n'entendait pas beaucoup le son de nos voix. Il faut dire aussi qu'à cet âge, on n'en menait pas large niveau expression orale, premiers changements hormonaux, apparition de poils, premiers émois, voix instable, qui variait sans prévenir au cours de la journée... Pour ma part, j'avais l'impression que seuls d'affreux couacs sortaient de ma bouche. Le son que je produisais n'était jamais celui que j'espérais. J'étais toujours paniqué à l'idée d'être interrogé en cours et raillé par les autres élèves, surtout par les filles ; d'autant que la plupart d'entre elles m'intimidaient beaucoup.

La difficulté pour nous, c'était que la prof était très très exigeante. Avec le recul, je peux dire qu'elle avait beaucoup d'ambition pour ses élèves. Mais à cet âge, elle nous paraissait juste colérique, ironique, parfois moqueuse. Elle n'en était pas moins passionnée de théâtre et ça nous le savions tous. Elle choisissait une dizaine de ses élèves (parmi les plus timides, pauvres de nous !) et les enjoignait à rejoindre son club-théâtre, qui se réunissait quand-même trois fois par semaine, entre les midis comme on dit en patois de chez nous. Oh, officiellement rien d'obligatoire. Dans les faits, elle était tellement convaincante, et nous de toutes façons, nous manquions tellement d'assurance, que nous étions tous présents et même assidus... tant qu'il ne fallait pas parler !

Les premiers cours de l'année étaient d'ailleurs destinés uniquement à ce qu'on appelle aujourd'hui de l'expression corporelle. Les exercices nous semblaient un peu ridicules mais nous nous y prêtions (presque) de bonne grâce : des déambulations dans la salle, de toutes les manières possibles et imaginables, l'expression du visage et du corps de nos sentiments : l'anxiété, la joie, la surprise, la passion, la rancœur... Nous fabriquions aussi des

“machines humaines”, chacun se greffant les uns aux autres à tour de rôle, émettant simplement une onomatopée. Madame Cliquenois prenait un malin plaisir à accélérer ou ralentir le rythme de notre création, ainsi que sa puissance. Nous émettions alors des sons plus ou moins forts... C'était plutôt rigolo ! Ces exercices nous ont bien occupés, et même, je dois dire, plutôt décoincés, jusqu'en décembre et la fin du premier trimestre.

A la rentrée de janvier, tout s'est corsé pour nous. Il a fallu passer à l'expression vocale. Pour prendre un peu de distance avec l'oralité, Madame Cliquenois fonctionnait en nous confiant des missions : hurler des mots, déclamer des chansons, mélanger des fables, mimer les personnages, travailler à deux ou trois voix, raconter des blagues... Là, tel que vous me lisez, je crois - modestement - que je m'exprime plutôt bien. Mais à l'époque, il fallait nous entendre ! “ On parlot' com' chô toudis ”. Le picard, le chtimi : du cru, que nous étions. Ce qui a été très compliqué et exigeant pour nous, c'est que Madame Cliquenois a vraiment cherché à changer cela. Elle venait de Lille et n'avait pas l'habitude d'entendre nos mots et notre accent, comme elle disait. Avec le recul, je me rends compte que c'était certainement exact ; notre “langage” était loin d'être châtié pour ceux qui n'en avaient pas l'habitude. Il devait même sonner de façon très rugueuse aux oreilles de qui pouvait l'entendre pour la première fois. Avec son exigence d'enseignante revêche, elle a tenté patiemment, longuement, de polir nos phrases, de rendre nos discours plus académiques. Elle nous corrigeait sur la posture de la voix, le timbre, l'intonation, le rythme souvent trop rapide et aussi sur le non-verbal, les gestes parasites, nos ports inappropriés, nos positions timorées... Elle nous reprenait sans cesse et sans relâche sur nos inflexions et nos mots, qui sonnaient assurément comme beaucoup trop familiers pour elle.

En cours de français, nous avons appris que notre variété locale du picard, celui du Valenciennois, not' parler d'ichi, s'appelait le rouchi et qu'il y avait même des poètes et des artistes, comme Jules Mousseron, qui avaient écrit dans cette langue. Nous avons étudié avec plaisir ses écrits et notamment sa première histoire, Cafougnette à Paris. Cafougnette, vous ne connaissez pas ? C'est

un personnage un peu babache à qui il arrive plein d'aventures. Enfin, plutôt des mésaventures. Nous nous sommes tout de suite attachés à ce personnage, un peu gaffeur, un peu antihéros, un peu décalé. Il nous ressemblait et il nous faisait rire. Nous avons néanmoins eu à effectuer un vrai travail de "traduction", du rouchi vers le français. Madame Cliquenois nous avait fourni un dictionnaire, un précieux ouvrage de 1854, un dictionnaire rouchi-français. Ça a été très drôle pour nous de transcrire les histoires de Cafougnette en français des années 1990.

Ce n'était pas si simple ! Voyez plutôt !

“ V'là qu'j'arrive à Paris, esquinté dé m'voyache.

Dins l'wagon d'ù qu'j'étois, cha sintot tout l'fromache...

Et pis j'avos tombé sur eun' binde d'briqu'ieux <sup>1</sup>

Qui m'avot'nt impêché d'pouvoir serrer mes yeux <sup>2</sup>.

In peut dir' qu'in qu'min d'fier in in vot d'tout les sortes.

A tout's les estations in rint' pas tout's les portes.

In vot des drôl's dé diap's, querqués comm' des baudets, Qui

jett'nt tout leu jus d'chiqu' d'sus l'rop' des blancs bonnets <sup>3</sup> (...) “

Pour tout vous dire, celle qui a eu le plus de courage à cet exercice, c'est notre enseignante. Autant nouzot' en entendions plutôt bien en rouchi, autant elle, elle n'y entendait rien ! Et son déplaisir à entendre ce parler rugueux était vraiment évident !

De fil en aiguille, au cours des séances et des exercices de théâtre, nous nous exprimions de mieux en mieux. Notre phrasé et nos intonations prenaient des inflexions plus neutres, voire plus précieuses. Nous avons beaucoup travaillé avec Madame Cliquenois, des textes de théâtre classiques, peuplés de personnages, bien loin de Cafougnette ; mais dans lesquels garçons et filles de la classe, étions tous censés nous y retrouver : Scapin, Figaro, Antigone, Jean Valjean, le Capitaine Fracasse, la chèvre (de Monsieur Seguin !), Cyrano, Phileas Fogg.

Ensemble, nous avons convenu que le spectacle de fin d'année serait une soirée ayant pour thème LES HÉROS D'HIER. L'un après l'autre, nous avons choisi et appris des monologues ou des fables sur ce thème : le Lièvre et la Tortue, Le Cid, Aragon,

---

<sup>1</sup> briquetier : sans-éducation - <sup>2</sup> serrer les yeux : dormir - <sup>3</sup> blancs bonnets : femmes

Sinbad le Marin, Phèdre...

Chacun avait choisi son extrait et son rôle et s'apprêtait, dans un seul-en-scène, à le déclamer devant un parterre de copains de classe, de parents, famille et d'enseignants réunis.

Mickaël, déjà lucide, avait choisi la célèbre tirade de Perdican à Camille, de Musset dans "On ne badine pas avec l'Amour".

"Adieu, Camille, (...), et lorsqu'on te fera de ces récits hideux qui t'ont empoisonnée, réponds ce que je vais te dire : Tous les hommes sont menteurs, inconstants, faux, bavards, hypocrites, orgueilleux ou lâches, méprisables et sensuels ; toutes les femmes sont perfides, artificieuses, vaniteuses, curieuses et dépravées ; le monde n'est qu'un égout sans fond où les phoques les plus informes rampent et se tordent sur des montagnes de fange ; mais il y a au monde une chose sainte et sublime, c'est l'union de deux de ces êtres si imparfaits et si affreux. On est souvent trompé en amour, souvent blessé et souvent malheureux ; mais on aime, et quand on est sur le bord de sa tombe, on se retourne pour regarder en arrière, et on se dit : J'ai souffert souvent, je me suis trompé quelquefois, mais j'ai aimé. C'est moi qui ai vécu, et non pas un être factice créé par mon orgueil et mon ennui."

Le fameux soir de juin de la représentation (après trois générales et autant de nuits blanches) devant l'assemblée venue nombreuse, il s'était très bien acquitté de sa tâche.

Méconnaissable. Transformé. Galvanisé. Tellement à l'aise, pénétré, comme convaincu, profondément touché de sa parole. La salle a applaudi à tout rompre.

Je passais juste après lui. Terrorisé. Blême. J'avais choisi un texte trop difficile et n'avais en réalité jamais réussi à m'en souvenir d'une traite : la tirade des "Non, merci !" de Cyrano de Bergerac.

Mickaël amorçait mon long monologue.

- Si tu laissais un peu ton âme mousquetaire,  
La fortune et la gloire...

Devant une assemblée attentive et silencieuse, j'ai bredouillé mes premiers mots :

- Et que faudrait-il faire ? ...

*Et...* trou de mémoire. Blanc. Amnésie. Black-out complet. J'ai regardé Mickaël. J'ai ensuite eu le malheur de jeter un coup d'oeil à la dérobée vers la salle obscure. Vent de panique. Pendant cette fraction de seconde, qui m'a semblé des heures... mon texte ne revenait toujours pas, je ne me souvenais plus. Plus de rien.

- ...

J'ai foncé en coulisse, passant du blanc de peur au rouge de honte. J'ai fondu sur notre professeur, blottie dans l'embrasement de la scène en balbutiant quelque chose comme... "je ne sais plus, j'ai oublié, j'y arriverai pas. J'ai tout oublié, tout oublié, je ne peux pas, je ne peux pas." Mes oreilles bourdonnaient mais j'ai entendu Madame Cliquenois à voix basse, me poussant presque vers le milieu du plateau, me sommant d'y retourner et de recommencer. "Respire, souffle, reprends-toi ! Retournes-y tout de suite ! "

Mickaël, impitoyable, a repris :

- Si tu laissais un peu ton âme mousquetaire,  
La fortune et la gloire...

J'ai répondu de nouveau, hagard et perdu :

- Et que faudrait-il faire ? ... Et que faudrait-il faire ? ...

Et là, comme dans un rêve, comme un miracle, j'ai entendu Mickaël poursuivre.

- Oublier not' rouchi, c'était là votr' office ?  
Chèr' Madam' Cliqueno', mais il est dans not' sing,  
On le parle, on l'entin, depuis not' mèr' le sein  
Vous voudriez maint'nan que not' tierr on trahiss' ?  
Non merci ! Non merci ! Non merci !

Quand nous on aim' vraiment chamailler pour du jeu,  
Renafler <sup>4</sup>, Rigoler, Boire eun' bonne bièr' d'ichi !

---

<sup>4</sup> renafler : ronfler

Parler maniéré et faire un tas d'chichis  
Comme des parigots, canter bas, minger peu ?  
Non merci ! Non merci ! Non merci !

Chèr' Madam' Cliqueno', j'ai un rêfe : vous ardir'  
Combien grâc' à vousot' enfin j'ai pu grandir.  
J'ai fréquenté Lancelot, Jean Valjean, Figaro  
et surtout Cyrano, chés Hommes tell'min dro.  
Sont dev'nus ma famil, mes amis, mes héros.

Vous êt' bienveillant' mais vous faites nein d'cadiou,  
Euch' sais qu'cha vous échoui <sup>5</sup> pourtant j'parlot' rouchi  
Mi j'suis nein un baje-cul <sup>6</sup> et j'suis à fleur eud' piau  
Pour vous dire m'chèr' Madam' un biau grand... MERCHI !

Le machiniste de la salle de théâtre du collège eut à ce moment la  
merveilleuse présence d'esprit de tirer le rideau...

---

<sup>5</sup> échouir : être dur à entendre - <sup>6</sup> baje-cul : "lèche-cul", fayot





## 7 - QUAND ON ALLAIT SUR LES CHEMINS...

JEAN-PIERRE SQUILLARI

Jean avait décidé de parcourir la campagne avec son superbe VTT électrique acheté la veille. Cette bicyclette de couleur rouge, trônait au milieu de son salon. Il la regardait avec envie, il avait hâte de l'enfourcher, avec fierté, car il connaissait la valeur des choses. Il la regardait avec crainte également, redoutant la réaction de son ami lorsqu'il la découvrirait. Il voulait quand même profiter de cette belle journée de printemps pour parcourir les nombreux sentiers et chemins forestiers qui sillonnent la campagne environnante. Son âge assez avancé avait eu raison de son désir de conserver son vieux vélo, il devait se ménager et prendre soin de sa santé. Cette bicyclette électrique ferait parfaitement l'affaire ; il pourrait assouvir sa passion sans trop « user la machine » comme il avait l'habitude de dire. Il avait quand même un certain scrupule de profiter de la modernité, lui, qui pendant des années maugréait après les cyclistes « du dimanche » qui le dépassaient allégrement dès que la route s'élevait.

Avant de changer radicalement de culture vélocipédique, Jean avait, pendant des années, avec son ami Marc, sillonné les chemins rocaillieux, les pistes défoncées, les sentiers forestiers incertains. Avec leurs VTT traditionnels ils adoraient « se faire mal », avoir les cuisses brûlantes au sommet d'un raidillon, les mollets durs comme du bois à la fin d'un effort intensif. Ils appréciaient à leur juste valeur les performances obtenues sans une aide matérielle ou pharmaceutique...

Il se souvenait qu'au début, ils avaient été étonnés lorsqu'un adepte de la petite reine les doublait sans effort, avec le sourire aux lèvres, alors que le couple d'amis, les besogneux, souffraient le martyr dans les côtes les plus abruptes. Lorsqu'ils découvrirent la supercherie, cela les rassura, ils en avaient encore dans les jambes pensaient-ils. Cependant ils ne pouvaient s'empêcher de dédaigner les « vélomotoristes » qui les narguaient en appuyant légèrement sur les pédales mais en roulant bien plus vite qu'eux. Jean et son

ami Marc, les purs adeptes de la bicyclette traditionnelle étaient de la même génération, ils s'étaient promis, juré, qu'en aucun cas ils ne cèderaient aux chants des sirènes fuses-t-elles électriques. Cette promesse dura un bon bout de temps, mais il arrive que les jambes refusent ce que la tête décide.

Jean avait rêvé, dans sa jeunesse, de devenir cycliste professionnel. Il se voyait tel Louison Bobet, Rik Van Looy ou Jean Stablinski, sur les pavés du Nord, voler vers le vélodrome de Roubaix. Déjà avec son père, ils ne manquaient jamais le passage des coureurs dans la trouée d'Arenberg ; c'était autre chose que l'assistance électrique des vélos d'aujourd'hui. Malheureusement il fallait ramener à la maison le salaire afin de faire bouillir la marmite. La vie était dure alors, sa passion était devenue au fil du temps un rêve inaccessible. Il avait dû se résoudre à pratiquer son sport favori, le dimanche matin, uniquement pour le plaisir.

Devant son vélo rutilant, il lui revint en mémoire, l'accident de Marc : un dimanche, à la sortie d'un virage assez serré, celui-ci n'avait pu redresser son guidon et avait fini sa course sur le bas côté en se fracturant le poignet. Il avait perdu connaissance un moment. Après son évacuation, les médecins, à cause de sa perte de connaissance, lui avaient ordonné un temps de repos et d'observation assez long à l'hôpital.

Cet accident l'avait obligé à sillonner les routes forestières en solitaire. Il prenait toujours autant de plaisir à profiter du bon air et des paysages qui changent en fonction des saisons. Tantôt recherchant l'ombre des arbres, tantôt recherchant le soleil sur le sol givré, quelquefois en zigzaguant entre les flaques d'eau. Il connaissait sur le bout des doigts, les différents sentiers, les pièges à éviter, les passages où les lapins traversent la route, juste devant lui, surpris par l'arrivée en silence de Jean. Cependant, les conversations avec son ami Marc lui manquaient, le temps passait beaucoup moins vite, il s'apercevait que les efforts devenaient quelquefois fastidieux. Un jour lors d'un passage difficile, il avait dû mettre pied à terre, ce qui ne lui était jamais arrivé de sa vie de cycliste. Après une pause, il avait repris son souffle, puis était rentré tranquillement à sa maison. L'intention de changer de vélo lui avait

traversé l'esprit mais rapidement il avait chassé cette pensée en pensant, à Marc qui se morfondait sur son lit d'hôpital, et en songeant également à leur fameuse promesse.

Son dégoût pour ses collègues avant-gardistes s'atténuait lentement à travers les rencontres, et surtout, avec le temps qui passe, et qui accumule les années tel un fardeau de plus en plus lourd à supporter. La mise en train du matin était plus difficile, le froid, le chaud avaient beaucoup plus d'emprise sur son organisme, les montées étaient beaucoup plus pentues. Les lendemains de randonnées devenaient difficiles à supporter, les muscles et les articulations l'interpellaient à chaque mouvement. Il se rendait compte que dans peu de temps, il ne pourrait plus s'adonner à son plaisir favori. Le fait d'avoir mis pied à terre le perturbait, il avait touché du doigt les cruels effets de la nature. Marc n'était pas avec lui pour surmonter ces « coups de moins bien » il n'y avait plus le devoir, au lever du jour, de le rejoindre au point de rendez vous, il était maintenant livré à lui-même en quelque sorte.

Le dimanche d'avant, après une sortie assez éprouvante, alors qu'il s'apprêtait à rentrer, il rencontra un groupe de cyclistes qu'il connaissait depuis des années. Ils avaient pratiquement son âge et possédaient tous, ces fameux vélos assistés d'un moteur. Il s'arrêta, la conversation s'orienta naturellement sur le matériel utilisé et l'un de ses amis lui proposa d'essayer son vélo. Jean refusa tout d'abord, mais devant l'insistance et les arguments de son ami, il enfourcha la bicyclette. A vrai dire, il en avait follement envie ! Au bout d'un kilomètre environ la route s'élevait fortement, il dut appuyer sur les pédales, c'était un chemin qu'il n'empruntait plus depuis quelque temps, il était devenu trop difficile pour lui. Il enclencha l'assistance motorisée et tout devint facile, son coup de pédale était souple, il ne piochait pas dans ses retranchements, tel un tapis roulant, la route devant lui, semblait glisser sous sa roue. Il avalait les kilomètres avec une facilité déconcertante. Un quart d'heure plus tard, lorsqu'il rendit le vélo, il avoua à demi-mots que c'était intéressant !!!

Il avait promis de passer voir Marc à l'hôpital. Tout en dégustant les petits fours de la pâtisserie de la place Jean Jaurès, ils avaient

parlé, bien entendu, « vélo », du petit et du grand plateau, des pignons arrière, tout y était passé. Jean se gardait bien de lui avouer qu'il avait essayé un vélo électrique. Au bout d'un certain temps, il se rendait compte, que Marc avait des difficultés à suivre la conversation. Il devait lui rappeler certaines anecdotes que Marc avait oubliées. Il devait insister, sur les noms et prénoms de leurs amis. En fin d'après midi, ils se séparèrent, il l'avait trouvé en bonne santé, mais quelque chose lui semblait bizarre, Marc avait changé depuis sa chute. Il s'était rendu compte que les souvenirs lointains lui revenaient à l'esprit, mais les quelques semaines précédant l'accident, avaient été effacées de sa mémoire. Ce qui était frais pour lui, avait disparu pour Marc. Un peu comme si du papier buvard avait effacé l'encre encore fraîche dans sa mémoire. Les faits récents avaient été absorbés par le papier. Il s'inquiétait pour son ami et décida que le lendemain il irait voir sa fille pour lui faire part de la mauvaise impression qu'il avait eue en bavardant avec son père.

Sitôt rentré chez lui, il s'était mis à consulter le catalogue illustré où tout le matériel cycliste était détaillé. C'était son péché mignon, son livre de chevet. Il s'autorisait une fois par mois à s'acheter différents équipements. Contrairement à ses habitudes, il recherchait les pages concernant les vélos assistés. Il détaillait, comparait, prenait des notes pour finalement prendre une option sur un vélo dans le cas où il aurait à faire un choix.

La nuit porte conseil paraît-il ; pas pour Jean qui tournait et se retournait dans son lit. L'image du vélo électrique lui revenait à l'esprit lorsqu'il fermait les yeux pour essayer de s'endormir. Les paroles de Marc aussi l'empêchaient de dormir, elles résonnaient comme un rappel « jamais au grand jamais de moteur ! ». Au petit matin sa décision était prise : il franchirait le Rubicon pour aller acheter le vélo du catalogue ! Juste après son achat, il se rendait chez Sophie, la fille de Marc qui lui avait confirmé ses premières impressions : Marc était devenu amnésique d'une partie de son existence uniquement, le mois environ qui avait précédé sa chute ! Cela le perturbait et il se demandait s'il pourrait, un jour, se remettre sur un vélo.

La semaine se passait, le mal, ou le bien étaient faits, le VTT des

temps modernes était devant lui. Il l'enfourcha délicatement et, tout d'abord, sans assistance, se dirigea vers ses endroits favoris. Il appuyait sur les pédales en traversant le village de peur qu'on le surprenne en flagrant délit de haute trahison ! Il ne voulait pas que Marc apprenne par quelqu'un d'autre son changement d'opinion. Il s'engagea dans le chemin, dès qu'il sentit la route s'élever, il enclencha le moteur. Tout devint facile, il avait déjà eu cette sensation lors de l'essai, avec la bicyclette de son collègue, mais à l'instant présent, il était sur son vélo ! Sitôt l'appréhension passée, il essayait de se familiariser avec la machine. La souplesse était beaucoup plus importante que sur son vélo traditionnel, cela conditionnait la tenue de route, surtout dans les descentes et les virages. Il ne voulait prendre aucun risque, même si dans certaines courbes serrées il se fit quelques frayeurs. Mais quel ravissement ; Il pouvait profiter encore bien plus du paysage qui s'offrait devant lui. Quand Marc sera remis sur pied, on va prendre du plaisir dans notre nature que nous aimons et protégeons pensa t-il. Soudain, il se rendait compte qu'il divaguait, Marc ne pourrait pas apprécier l'embellie que procure ce vélo ! Cela le contrariait, de ne pas partager ces nouvelles sensations. Il se dépêchait de rentrer car Sophie, la semaine passée, lui avait appris, que ce jour-là, c'était le jour de la visite du professeur qui l'avait opéré. La décision d'autoriser Marc à rentrer chez lui serait prise en fonction de l'évolution de sa guérison. Il avait demandé d'assister à cette visite afin de mieux connaître les restrictions que pourrait ordonner le Professeur.

Sophie et Jean étaient assis autour du lit lorsqu'on frappa à la porte de la chambre. Le professeur, suivi d'une cohorte d'assistants, vérifia les « constantes ». Il était satisfait de l'état général de son patient. Il autorisa Marc à sortir et à finir sa convalescence à la maison. Avant que le professeur prenne congé, Jean, discrètement, sans que Marc s'en aperçoive, sollicita une entrevue en particulier. Ils sortirent de la chambre.

Il demanda au professeur si Marc pouvait faire du sport comme par le passé. La réponse fut limpide : « Je suis réticent à l'idée que Marc reprenne le vélo mais cela va être difficile de le lui faire

accepter ». Bien entendu, il ne faut surtout pas qu'il se sclérose, il lui faut une activité en plein air en rapport avec son âge. » Jean avait sa petite idée en tête.

Une semaine plus tard, Jean téléphonait à Marc, il lui demandait de venir chez lui, en tenue de cycliste, sans son vélo. Lorsqu'il arriva chez Jean, les deux compères se dirigèrent dans la remise. Deux vélos flambant neufs les attendaient. Celui de Jean, acheté il y a peu de temps, et le même, mais de couleur bleue pour son ami. Marc sur le moment ne comprit pas tout de suite. Jean lui expliqua, qu'il avait voulu avec Sophie, lui faire plaisir et changer son vélo, qui commençait à se faire vieux, comme le sien d'ailleurs. Ils enfourchèrent les bicyclettes et empruntèrent les chemins familiers qu'ils avaient abandonnés depuis quelque temps. Marc ne s'arrêtait pas de discuter, un véritable moulin à paroles. Il était heureux d'être dans la nature, avec son ami ; il respirait à pleins poumons l'air vivifiant de la campagne. La chambre de l'hôpital était oubliée il ne pensait qu'à l'instant présent. Jean était inquiet de la réaction de son ami, il ne s'était pas aperçu qu'il chevauchait un vélo électrique. A la sortie d'un virage le chemin s'élevait brutalement. Marc accusait le coup. Jean surveillait Marc qui était en grande difficulté. « Appuie sur la manette sur le guidon à ta droite » conseillait Jean. Aussitôt tout devenait plus facile, Marc pédalait tranquillement alors que la route devenait de plus en plus pentue. A la grande surprise de Jean, Marc ne protestait pas, au contraire, il prenait un réel plaisir. La promesse était oubliée le vélo moderne avait pris le pas sur le vélo traditionnel. Arrivés sur le plateau, ils mirent pied à terre. « Alors pas trop difficile la reprise questionna Jean ? » A son grand étonnement, Marc lui expliqua que, grâce au vélo électrique, il n'avait pas trop souffert. C'est la première fois qu'il en entendait parler, et qu'il utilisait ce type de bicyclette. Cela le soulageait, il redoutait cette première sortie, après une si longue absence. Allez, nous rentrons, vivement dimanche prochain !

Jean comprit que les séquelles de sa chute avaient entraîné, également l'amnésie totale des convictions du cyclisme traditionnel. En oubliant son passé, parfois, on évite de persister dans l'erreur, de vouloir flatter son égo. A moins que cette amnésie ne tombe à pic...

## 8 - L'HOMME DU DEHORS

TRINITY ÁLFADROTTNING

George se réveilla comme tous les matins avec un soupçon d'anxiété, comme s'il avait fait un rêve affreux, mais dont il ne se souvenait pas. Écartant les bribes nébuleuses de ses songes, il roula nonchalamment sur le lit, s'assit sur le bord du matelas, les jambes dans le vide et le bras levé dans un étirement félin, une main devant la bouche pour bâiller. Il enfila ses chaussures et se leva avec la désagréable impression d'oublier quelque chose d'important.

En descendant dans le salon, il croisa Judith, la bonne, la vieille, comme il aimait l'appeler avec une pointe de malice. Il se souvenait de ses grands yeux ahuris lorsqu'il avait commencé à l'appeler ainsi. Elle avait paru tellement perdue que George avait presque eu honte de sa familiarité. Maintenant, elle était habituée, et un sourire mystérieux se dessinait sur ses lèvres lorsqu'elle répondait : « Ton tour viendra, jeunot ». Parfois, cet échange lui arrachait même un petit rire cristallin, qui avait quelque chose d'assez triste, comme teinté de mélancolie.

George habitait une grande demeure qu'il qualifiait parfois de maison de vieux. En plus des nombreux bibelots qui ornaient la cheminée et des pelotes de laine qui débordaient des placards, les murs de la maison étaient pour la plupart couverts de cadres contenant des photographies d'une autre époque sur lesquels il ne reconnaissait presque personne, à part Judith, son amie d'enfance Charline, son meilleur copain Martin, et l'homme du dehors.

George avait rencontré l'homme du dehors quelques mois auparavant. Il venait d'être pris d'un de ces élans de mélancolie qui lui étaient rares et avait voulu s'approcher de la fenêtre pour observer l'averse qui tamisait les couleurs de l'après-midi. Là, les yeux rivés sur la pluie torrentielle, il avait aperçu l'image brumeuse d'un homme immobile, se tenant face à la fenêtre, les yeux rivés droits sur lui. C'était un homme très âgé, tout plein de rides, de rides



affreuses, de rides creusées, et de cheveux blancs comme le Paradis. Son dos était courbé, comme si son buste était trop lourd et sa colonne vertébrale trop fragile pour le supporter. Il avait des yeux bleu clair, aussi surpris que ceux de George devaient l'être, et la bouche entrouverte en une expression choquée.

Pris de panique, George n'avait pas été capable de bouger le moindre muscle. Il était resté là pendant ce qui lui avait paru des heures avant que Judith ne passe à côté de lui et ne lui demande, l'air assez bouleversé, ce qu'il faisait là, ainsi paralysé. George, ramené à la réalité par la voix de la bonne, lui avait demandé qui était cet hideux vieil homme qui lui faisait face. Judith avait froncé les sourcils. « Il n'y a personne, mon bon George. Il n'y a que... ». Elle s'était interrompue d'un coup, comme si elle comprenait quelque chose, quelque chose d'important et de secret. « Oh. Je ne l'avais pas vu à cause de la pluie ! ». Judith s'arrêta une nouvelle fois pour observer son patron, l'air réellement intriguée, ce qui ne plut pas beaucoup à George, qui commençait à s'impatienter. « Alors ? Qui c'est ? ». Judith parut hésiter. Elle reposa son regard sur le triste paysage extérieur, perdit le ciel de ses yeux dans la grisaille. « C'est le facteur, mon bon George. Juste le facteur ». George avait été surpris par cette réponse. « Mais il paraît si vieux. Tout ratatiné. Comment un homme de son âge peut-il encore travailler ? ». Judith avait soupiré. « Tout le monde n'a pas la chance, comme toi, de ne pas travailler ». Au tour de George de grogner. Il ne demandait pas mieux mais, selon Judith, ses parents fortunés le lui interdisaient. « Laisse le travail à ceux qui en ont besoin pour vivre », répétait-elle comme un mantra et, parfois, elle ajoutait dans un murmure, pensant que George ne l'entendait pas : « Ne crois-tu pas que tu as assez donné ? ».

Si l'histoire s'était arrêtée là, George aurait pu appeler l'homme du dehors le facteur, mais il s'était produit un événement troublant qui avait remis en cause l'identité de l'étrange vieillard. Un autre jour de pluie, George s'était à nouveau avancé vers la fenêtre et, à nouveau, il avait aperçu entre les gouttes le visage terrifiant du vieil homme. « Pourquoi reste-t-il là, immobile sous la pluie ? Il va attraper froid », avait fait remarquer George quand Judith

avait entrepris de traverser la pièce, un panier de linge en mains. « Mmm ? », avait-elle marmonné en levant la tête, visiblement peu au courant de ce dont il parlait. « Oh ! Tu parles du jardinier ? ». George avait manqué de s'étouffer. « Tu m'avais dit que c'était le facteur ». Judith avait poussé un petit cri, comme si elle se rendait compte de sa grossière erreur, et s'était immédiatement excusée. « Oui, oui, le facteur. Je me suis trompée ». Mais ce n'était pas la seule fois où elle s'était trompée. Elle l'appela une fois livreur, une autre plombier, peintre, maçon, inspecteur. George avait renoncé à souligner les erreurs fréquentes et grossières de la bonne. L'homme du dehors suffisait bien à désigner l'inconnu.

Le plus étrange était le mutisme du personnage, que George ne trouvait pas très poli : il n'était jamais venu se présenter et ne lui décochait jamais le moindre sourire. Peut-être n'avait-il pas de dents, ou un dentier abîmé, et préservait-il George d'une telle vision d'horreur ?

Un jour, George s'était décidé à faire le premier pas, à sortir le voir. Il pleuvait, comme la plupart du temps lorsqu'il apercevait le vieillard. George avait couru dans l'entrée, manquant de tomber à deux reprises – ses jambes étaient incroyablement lourdes et branlantes lorsqu'il s'essayait à la course –, avait ouvert la porte à grands fracas et s'était presque jeté à l'extérieur. Mais l'homme du dehors n'était plus là et George avait eu beau regarder partout, il n'en avait pas aperçu l'ombre. Comment un tel vieillard avait-il pu si rapidement se volatiliser ?

Perdu dans ses pensées, George se rapprocha de la fenêtre pour observer la belle pelouse. A l'extérieur, le soleil rayonnait. Aucune trace de l'homme du dehors. Il le voyait rarement, les jours de beau temps.

Après une courte balade dans le jardin, à prendre le soleil, il passa le reste de la journée sur le canapé, à regarder la télévision. Le soir, après le dîner et les informations, il fut happé par l'intrigue d'une série policière, et enchaîna les épisodes jusqu'à s'endormir. Il ne se réveillerait jamais.

George n'avait pas eu une vie facile. A vingt ans, il s'était marié à

Charline, son amie d'enfance, l'amour de sa vie et, quatre ans plus tard, elle avait mis au monde Judith, la plus merveilleuse des enfants. Alors qu'il baignait dans le plus parfait bonheur, il avait soudainement perdu Charline dans un accident de voiture. Il avait vingt-huit ans et n'avait été capable de surmonter son désespoir que parce que sa fille n'en avait que quatre et qu'elle avait besoin qu'il s'investisse deux fois plus pour réussir à l'élever seul.

A trente ans, il avait perdu son meilleur ami, Martin, dans un incendie qui avait détruit sa maison et avait violemment mutilé son fils Rémi, alors âgé de dix ans et dont George était le parrain. Rémi, traumatisé par la mort de ses parents, et le corps presque entièrement recouvert des cicatrices des brûlures qui ne se soigneraient réellement jamais, que l'incident lui avait laissées, était entré dans un mutisme imperturbable. A l'âge de quinze ans, le petit avait échappé à la surveillance familiale, une nuit d'orage et il n'avait été retrouvé que trois jours plus tard, flottant dans la vase à la surface d'un lac. Il avait rempli son t-shirt de pierres et s'était laissé couler.

A quarante deux ans, il avait rencontré Élise, une femme plus âgée que lui de cinq ans, qui n'avait pas pu l'aider à vaincre la dépression causée par le deuil mais qui l'avait patiemment accompagné et avait rendu sa vie jour après jour moins morose. Ils avaient vieilli ensemble, calmes et mélancoliques et il arrivait à George de décocher des sourires, parfois, des sourires un peu usés, un peu rouillés. Il avait perdu l'habitude.

Souvent, quand Judith lui reprochait de se montrer trop cynique, trop pessimiste, il répondait : « Je suis vieux et triste, c'est comme ça. Je vais passer le reste de ma vie vieux et triste. C'est le lot de la vie, ma petite ».

Avait suivi la mort d'Élise, et Judith était persuadée que c'était à ce moment-là que son père avait perdu les pédales. Il avait commencé à l'appeler la vieille, avec un grand sourire de gosse, un sourire qu'elle n'avait pas vu sur son visage depuis des années. Il se levait plus tard, se couchait plus tard, aussi, passait beaucoup de temps devant la télévision, avachi sur le canapé dans des posi-

tions improbables. Judith était venue s'installer chez lui, pour s'en occuper, l'aider dans les tâches ménagères qu'il était trop vieux pour faire tout seul, et il avait commencé à parler d'elle en disant la bonne. Judith avait longtemps pensé qu'il s'agissait d'une blague et avait joué le jeu, malicieuse : elle l'appelait à son tour par son prénom, George, mon bon George, ou bien parfois jeunot, le jeunot, ce petit jeune de George, chenapan, fripouille, etc.

Elle n'avait vraiment compris ce qui était en train de se passer que lorsqu'était apparu pour la première fois l'homme du dehors, moment très étrange qui l'avait beaucoup perturbée : George était à la fenêtre depuis une dizaine de minutes, en train d'observer la pluie, un air terrorisé au visage. Judith s'était approché et il lui avait parlé de l'homme du dehors. Évidemment, il n'y avait personne. Qui braverait la tempête pour venir se poster à la fenêtre d'une maison et y observer le vieillard qui y habitait ? Cette idée folle lui avait fait se dresser les poils sur les bras, mais elle avait bien regardé : il n'y avait personne, pas la trace du hideux vieil homme dont son père avait parlé, juste son reflet, le reflet d'un homme de quatre-vingt-treize ans marqué par un funèbre passé et terrassé par le deuil. C'est là que Judith avait compris.

Elle avait fait des tests, pour voir jusqu'où son père avait régressé, de quand dataient ses derniers souvenirs. Elle lui avait montré plusieurs photographies, et avait remarqué qu'il ne se souvenait plus des visages de ses amis et connaissances les plus récents. Il parlait de Martin comme s'il était vivant, disant : « J'ai hâte de le voir » et « Ça fait longtemps que je ne l'ai pas vu, je devrais l'appeler ». Le visage encore jeune de Charline le faisait rougir : « Je l'aime depuis tout petit. Un jour, je l'épouserai ». Judith n'avait pas osé lui montrer de photographie d'Élise, de peur que le souvenir trop récent de sa mort ne ramène à lui les pensées dépressives qui semblaient l'avoir déserté. Un jour, Judith lui avait demandé : « Mon bon George, quel âge as-tu donc ? » et il avait répondu, « Dix-neuf ans, la vieille, et toute une vie de bonheur qui s'étend devant moi ».

Soixante-quatre ans de sa vie avaient disparu et jamais Judith ne l'avait vu si heureux.



## 8 - JUSTE DE QUOI TOUT REMUER

FANNY SOUMILLON

Il paraît que j'ai grandi ici. Le médecin m'avait prévenu : peut-être que revoir les lieux de mon enfance provoquerait quelque chose... mais peut-être qu'il ne se passerait rien. Il semble que la seconde alternative soit la bonne.

Durant la dernière partie du trajet, je n'ai pas quitté les paysages des yeux : le bus ne roulait pas très vite sur les petites routes, et je regardais chaque maison, chaque carrefour, en espérant que le déclic se produise. Mais non. Le sac sur l'épaule, je termine la route à pied. Même si je dois conserver un oeil sur l'écran de mon téléphone, en mode GPS, je reste aussi attentif à tout ce qui m'entoure. Plus j'approche de la maison où j'ai grandi, et plus j'ai de chances de voir le détail qui fera « tilt ». Une vieille maison en ruines attire mon attention. Est-ce que je suis venu jouer ici en cachette avec mes copains ? À moins que la maison n'ait été encore debout quand je vivais ici. Elle est en piteux état, mais comment savoir comment elle était il y a trente ans ? Trente ans, c'est long. Les trois quarts du temps que j'ai passé sur cette terre. Était-elle même déjà abandonnée quand j'ai emprunté ce chemin pour la dernière fois ? Je n'étais plus un enfant, mais pas encore vraiment un adulte, si j'ai bien compris. Ou un enfant jouant à être adulte. En tous cas, ça remonte à vingt ans environ, je n'ai pas la date exacte.

Un dernier carrefour, avec un petit calvaire à un angle. Il me semble familier, mais à vrai dire, il n'a rien de particulier. J'en ai sans doute vu des dizaines qui lui ressemblent. L'impression de l'avoir déjà vu est trop fugace, elle ne repose sur rien. Je dois me tromper.

Je traverse en diagonale, comme si j'étais pressé, alors que j'ai tout mon temps. Et on aurait pu croire que le dernier événement de ma vie dont j'aie le souvenir m'aurait rendu plus prudent sur la route. Mais il n'y a personne. Pas une voiture, pas un tracteur. Pas

même un vélo ou un promeneur. La région est pourtant touristique, mais les beaux jours se font encore attendre. À moins que cette zone particulière ne soit toujours comme ça. Calme. Ou déserte.

Mes doigts glissent sur le crucifix, s'écorchent légèrement sur les lichens coupants. Je fais le tour du petit monument, sans repérer aucun indice qui le rende unique. Il est dédié à la Vierge. Comme beaucoup d'autres. Je pose mon sac dans l'herbe un peu haute, et m'assied quelques instants, appuyé contre le socle massif qui soutient la croix. J'ai besoin de reprendre un peu mes esprits. Je n'ai pas noté les questions qui se bousculent dans ma tête depuis mon réveil, à l'hôpital, il y a quelques semaines. Je pensais qu'elles me reviendraient naturellement, mais à quelques minutes de franchir la porte de la maison familiale, c'est le trou noir. Un grand blanc. Je ferme les yeux, et prends quelques minutes pour me reconcentrer. La psy de l'hôpital m'a appris quelques techniques pour me focaliser sur mes sensations et ordonner le flux de mes pensées. Puisque le passé me fuit, il était sans doute utile que j'apprenne à vivre dans le présent, vraiment. Mon esprit se focalise sur ma respiration. Celle-ci se cale sur le rythme des vagues, que j'entends d'ici. À vol d'oiseau, la mer n'est pas très loin. La mère non plus. Il est temps que je me remette en route.

Je me relève, essuie mes mains humides sur mon jean. L'herbe encore mouillée de la dernière averse ? Ou la moiteur créée par le stress ? Un peu des deux, sans doute. Penser que c'est surtout la faute de l'herbe me rassure. Je ne devrais pas être stressé.

Le petit portillon ne grince pas lorsque je l'ouvre. Dommage, il aurait annoncé mon arrivée. Un ressort le referme derrière moi avec un claquement sec qui me fait sursauter. Respirer calmement. Inspirer. Expirer, bien à fond. Je me force à le faire, et la sensation d'étouffement se dissipe. Un peu.

Je frappe à la porte, qui s'ouvre rapidement sur un visage misouriant mi-curieux. Mon esprit se focalise sur le deuxième aspect. Je me sens scruté, scanné. Malaise. Et moi, est-ce que je suis, au moins, à moitié souriant ? Je n'en suis pas sûr. J'imagine que c'est surtout mon regard qui attire l'attention. Je l'imagine perçant,

inquisiteur. Peut-être dérangeant. Je ne sais pas comment la femme face à moi le reçoit, elle ne montre rien. Elle se contente de s'écarter et de m'inviter à entrer, d'un petit geste de la main.

Je suis soulagé qu'elle n'ait pas essayé de me faire la bise, ou de me prendre dans ses bras. Rien que le tutoiement qu'elle emploie à mon égard me semble déplacé. Et pourtant. Je ne devrais pas m'étonner que ma mère me tutoie. Cette femme n'est pas ma mère. Pas à cet instant, en tout cas. Je ne la connais pas. Elle, par contre, elle me connaît. Enfin, elle m'a connu. C'était il y a longtemps.

« Alors, te voilà. Je ne savais pas si je te reverrais un jour. Et jamais je n'aurais imaginé que ce serait dans de telles circonstances. Je m'étais dit que, le jour des retrouvailles, tu me raconterais tout ce que tu avais fait, vécu depuis ton départ. Mais j'imagine que ça ne sert à rien que je te demande ça, si ? »

Je reste muet. Parce que je n'ai rien à dire. Parce que sa dernière phrase appuie exactement là où ça fait mal. L'assistante sociale de l'hôpital m'avait pourtant dit qu'elle avait préparé ma « mère » à ce rendez-vous. Elle sait que je ne me souviens de rien, pas même de l'accident qui m'a amené aux urgences. Ma visite relève d'une démarche exactement inverse : je suis là pour qu'elle me raconte. Mon enfance, mon adolescence. Mon départ. Je sais qu'elle ne pourra pas combler les souvenirs des dernières années, mais au moins, j'espère qu'elle va pouvoir me donner quelques informations sur ma jeunesse.

« C'est pas facile, pour moi, tu sais. »

Et pour moi, elle croit que ça l'est ? Je frotte à nouveau la paume de mes mains sur mes cuisses. Ça ne suffit pas à calmer le tremblement qui agite ma jambe droite. Je ne sais pas si elle le remarque. La table qui nous sépare masque les gestes de nervosité que je n'arrive pas à contrôler. Je garde prudemment mes mains qui se tordent sur mes genoux. Mais elle doit bien sentir mon malaise, non ?

« Tu n'as jamais parlé beaucoup. Depuis tout petit. On ne savait jamais ce que tu pensais. Les gens se disaient sans doute que tu



étais timide. Mais comme tu étais gentil et obéissant, je recevais surtout beaucoup de compliments. Ils disaient que j'avais bien de la chance d'avoir un si gentil garçon, bon élève et toujours prêt à rendre service. J'ai préparé tous nos albums photo en prévision de ta visite. Attends une minute, je reviens. »

Et la voilà partie. Je ressens un certain malaise après ce premier échange, sans réussir à identifier précisément ce qui le provoque.

« Voilà. Peut-être qu'une des photos va te faire retrouver la mémoire ? Là, c'est quand tu avais cinq ans. Ton anniversaire en famille. J'avais fait ton gâteau préféré, et je m'étais démenée pour trouver le cadeau que tu voulais. Tu demandais toujours des trucs qui étaient en rupture de stock, ou presque impossibles à trouver. Bon, c'est vrai, comme ton anniversaire tombe peu après Noël, ça ne facilitait pas les choses. Et y avait pas Internet, à l'époque. Mais cette année-là, j'étais contente de moi : j'avais fait tous les magasins du coin, et j'avais trouvé ce satané jeu de société. Tu allais pouvoir dire à tes copains à la rentrée que tu avais reçu le jeu dont tu parlais depuis des mois... Et là, c'est la fête de l'école, quelques mois plus tard. J'avais passé des soirées à fabriquer les costumes pour la moitié de ta classe ! Les autres mères avaient dit qu'elles aideraient, et puis finalement, elles nous ont toutes fait faux-bond. Ta maîtresse me l'a dit, heureusement que j'étais là, elle n'aurait pas pu finir à temps sans mon aide.

- Et moi, je suis où, sur la photo ?

- Fais voir. Euh... là, tu es juste là. Ah non, ça, c'est Dimitri. Toi, tu dois être là. On ne te voit pas beaucoup. Tu t'es mis tout au fond. C'est dommage, je t'avais fait travailler la chorégraphie, tu dansais bien mieux que tes camarades du premier rang. Mais c'était toujours comme ça, avec toi. En retrait, dans un coin. Je sais pas pourquoi tu te comportais comme ça.

- Et cette photo, là, c'est quoi ?

- Le goûter d'anniversaire, pour tes huit ans. Regarde, j'avais encore fait ton gâteau. Tes goûts n'ont jamais varié, peut-être que c'est encore pareil aujourd'hui. Framboise et chocolat. Tous les ans, à

chaque occasion, le même gâteau. J'étais un peu frustrée, j'aurais aimé en préparer d'autres. Je fais super bien les gâteaux, tu sais ! J'aurais pu en faire un, aujourd'hui. Mais j'y ai pas pensé. Et puis, j'avais pas le temps. Cette année-là, on avait fait une grande fête. On avait invité tous les garçons de ta classe. J'avais passé des soirées entières à préparer les invitations. Et puis la déco. Et le gâteau, bien sûr ! Je m'étais surpassée. Les mamans étaient épatées de voir tout ce que j'avais fait, quand elles sont venues déposer leurs enfants. J'avais aussi préparé plein d'activités, et pourtant, c'est pas facile, dix garçons de huit ans, enfermés dans la maison, parce qu'on est en janvier et qu'on ne peut pas profiter du jardin. Mais l'après-midi est passée à toute vitesse. Tout le monde était ravi.

- Je suis où, sur la photo ?

- Attends, je regarde... On dirait que tu n'y es pas. Je ne sais pas pourquoi j'ai gardé cette photo. On n'en faisait pas beaucoup à l'époque, c'était pas comme maintenant. Y avait les pellicules à acheter, le développement. On prenait pas en photo la moindre coccinelle qui passait ! Là, sans doute que j'avais voulu prendre le gâteau en photo.

- Et mes copains ? Tu te souviens de leur nom ? Y en a qui vivent encore ici ?

- Là, c'est Dimitri, celui que tu as vu sur l'autre photo. Il vit toujours ici. Il est marié, il a cinq enfants. Il ne travaille pas. Sa femme non plus, d'ailleurs. On les voit souvent venir rendre visite à ses parents. Je pense qu'ils viennent surtout chercher de quoi remplir leur frigo. Celui-là, je sais plus son nom. Ses parents étaient commerçants, mais ils sont partis il y a longtemps, ils ont ouvert une plus grande boutique, dans le sud, je crois. De toutes façons, ils ne pensaient qu'à ça, leur carrière, le fric. Prétentieux comme j'ai jamais vu ! Et lui, alors ! Frédéric. Le clown de la classe. Et quand je dis « clown », c'est gentil. Je sais pas pourquoi vous étiez devenus amis. Toujours ensemble ! Le premier de la classe et le dernier. Il s'en est bien sorti, grâce à son bagou et au piston. En même temps, heureusement qu'il n'a pas compté sur ses diplômes, il n'en

a pas un ! Je n'aurais pas supporté que tu sois comme lui. Ses parents avaient l'air de s'en moquer, mais moi, je n'aurais pas pu ! Comment on peut élever son enfant comme ça ! Sans cadre strict ? Sans exigence ? Sans autorité ?

- Il y a d'autres photos de goûters d'anniversaire ? D'autres copains que tu pourrais me montrer ?

- Ah non, après cette année-là, tu n'as plus voulu que j'organise de goûter pour toi. Et tu refusais régulièrement les invitations des autres. Tu n'étais pas très sociable, j'espère que tu as changé en grandissant. Mais... tu te souviens pas, si ?

- Non, pas vraiment. Je vais devoir y aller, je dois reprendre le bus, puis le train.

- Déjà ? D'accord. Tu veux emporter les albums ? Faudra me les ramener, je n'en ai pas d'autres. Tout est là. Mais peut-être que ça t'aidera à retrouver la mémoire ?

- Merci. Oui, je les redéposerai. »

Mon sac est à peine plus lourd qu'à l'arrivée : « tous les albums », c'est à peine deux volumes, de petit format. Je me suis assis au pied du calvaire pour les feuilleter. Toujours les mêmes photos, année après année. Le gâteau d'anniversaire avec les parents. Quelques goûters avec les copains, avant que je ne mette fin à la série. La fête de l'école. Hormis ma taille et les costumes « faits maison », rien ne change vraiment. La simple vue du gâteau aux framboises me soulève l'estomac : je déteste ce fruit. Tout en tournant mécaniquement les pages, je me rends compte que cet album ne m'apprend pas grand-chose sur moi. J'y vois les gâteaux préparés par ma mère, les costumes confectionnés par ma mère, les goûters organisés par ma mère, les copains détestés par ma mère. Et je revis le film de nos retrouvailles : j'entends les critiques de ma mère, les frustrations de ma mère, les reproches de ma mère. Sur la photo de la fête d'école, je ne me reconnais pas. Lequel elle m'a montré, déjà ?

J'ai pas mal de temps devant moi, avant le prochain bus. Largement le temps d'aller me balader dans les environs. Je n'espère plus un

déclie en passant devant un endroit de mon enfance. Ma place n'est pas ici, sur cette terre qui m'a vu naître et grandir. Je veux voir les falaises, malgré tout. Les revoir, plutôt, car j'y suis forcément déjà venu. Mais même de ces paysages de carte postale, je n'ai aucun souvenir. Si je les reconnais, ce n'est que pour les avoir vus sur Internet. Mais c'est beau. Vraiment beau.

Le vent souffle en rafales. Et ce ne sont pas les deux albums photo qui vont lester mon sac et m'aider à garder mon équilibre. Il faut que je les rende, d'ailleurs, ces albums. Je me demande combien ça me coûterait de les renvoyer par la Poste. Sans doute pas si cher. Le tarif dépend du poids. Le poids des souvenirs, en quelque sorte. Mais combien ça pèse, un souvenir ?

Etretat – 12 avril 2019 – Des promeneurs ont découvert un sac à dos abandonné au sommet des falaises. Aucun élément n'a permis d'identifier le propriétaire du sac, qui ne contenait qu'une bouteille d'eau, les restes d'un repas, et deux petits albums de photos. Si vous savez à qui appartient ce sac, merci de vous mettre en relation avec la gendarmerie la plus proche. Les forces de l'ordre renouvellent par ailleurs leurs conseils de prudence : il est déconseillé de se promener au bord des falaises les jours de grand vent.

Etretat – 19 avril 2019 – Toujours aucune trace de l'inconnu au sac à dos. Le propriétaire des albums photo n'a été ni retrouvé ni identifié. La piste accidentelle n'est pour l'heure ni privilégiée ni écartée. La gendarmerie demande aux habitants de lui signaler tout élément pouvant aider à résoudre l'énigme.

Etretat – 12 mai 2019 – Un mois jour pour jour après la découverte du sac, la gendarmerie ne dispose toujours d'aucun élément permettant d'élucider le mystère des albums-photo.



## 10 - ADMISSION CHAMBRE 101

MAGALI FRANÇOIS

« Faites encore un petit effort. Il y a certainement un évènement qui vous a marquée particulièrement. Une odeur, une couleur, une sensation pourrait vous aider à vous souvenir de quelque chose.

Essayez encore une fois, s'il vous plaît. Courage. »

Un rossignol matinal entame une douce mélodie. Une clarté envahit peu à peu la chambre en se glissant doucement à travers les persiennes. Soudain, les premières notes d'un tube rock des années 1980 jaillissent du radio réveil. Encore dans un demi-sommeil, elle éteint l'appareil et s'étire doucement.

Quel jour sommes-nous ? Lundi ? Mardi ? Mardi, nous sommes mardi, le jour du rendez-vous tant attendu. Elle saute de son lit et ouvre ses volets en laissant les premiers rayons du soleil pénétrer dans la pièce.

Comme tous les matins, la journée commence par une douche et un grand bol de thé vert. Un fin trait « d'eye-liner », une retouche de rouge à lèvres, elle est prête à se rendre à son rendez-vous.

La ville s'éveille doucement. Les commerçants sortent leurs présentoirs, quelques consommateurs matinaux peuplent les terrasses des cafés de la place. Il fait déjà chaud. C'est une belle journée d'été qui s'annonce.

Préférant l'animation des rues aux couloirs sombres du métro, elle décide de se rendre à pied à son rendez-vous. De toute façon, elle ne doit le retrouver qu'à 11 heures. Elle a encore le temps. Afin de profiter un peu de l'ambiance matinale de la ville et de la douceur de vivre, elle s'installe à une terrasse. Une délicieuse odeur de café torréfié lui chatouille agréablement les narines.

A mesure que les minutes défilent, le cœur de la jeune femme cogne un peu plus fort contre sa poitrine tandis qu'une angoisse sourde commence à l'étreindre.

Afin de se rassurer, elle ouvre son sac à mains, attrape son agenda et regarde la date du jour : mardi 23 juin, puis deux initiales, JP, une heure écrite en gros, 11 heures.

Seuls trois points de suspension suivent les initiales ; aucune mention d'un lieu. Elle attend cela depuis tellement longtemps. Elle est fière et excitée en pensant au chemin parcouru. Impatiente, elle est certaine que ce rendez-vous marquera le début d'une nouvelle vie. Elle n'est même pas contrariée en s'apercevant que portefeuille et chéquier sont restés dans le sac qu'elle portait la veille.

« Votre café Mademoiselle. »

Elle range son agenda et tend un billet de 5 euros au serveur. Quelques minutes plus tard, elle se lève et abandonne la terrasse ensoleillée. Puis, le bruit, le choc, la chute. L'automobiliste ne l'a pas vue.

« Rendez-vous. Vous souvenez-vous de l'endroit de ce rendez-vous ? Pouvez-vous me dire à qui appartiennent ces initiales : JP ? »

Je regarde l'homme en blouse blanche penché sur moi et pousse un profond soupir. Combien de fois ai-je déjà entendu cette question ? Et combien de fois son absence de réponse m'a telle obligée à me confronter à la triste réalité ? Mon regard se perd dans mon existence dépourvue d'espoirs et vide de souvenirs.

La voix douce du médecin me tire de ma torpeur.

« Faites encore un effort. Etes-vous sûre de ne pas vous souvenir de quelque chose ? Le moindre détail, même le plus insignifiant, peut avoir son importance. »

Alors que je lève à nouveau mon regard vers mon interlocuteur, des larmes roulent silencieusement sur mes joues.

« Non, je ne me souviens pas ». »

Lorsque les secours m'ont trouvée sans connaissance après l'accident, il n'y avait aucun papier d'identité dans mon sac à mains, pas de carte bancaire, ni de chéquier, aucune photographie, aucu-

ne indication. La page de mon agenda, consacrée à la personne à prévenir en cas d'urgence était vierge.

L'énigmatique JP n'a pas cherché à me retrouver. Il n'a pas déclaré de disparition inquiétante. Je le sais car Rémy me l'a appris.

Je me retrouve seule, désemparée. J'ai peur de ne plus savoir. Je tremble à l'idée de me souvenir. Ma vie a commencé il y a à peine quelques semaines, dans cette chambre.

Je passe chaque jour de longues heures à essayer de me rappeler, ne serait-ce qu'un détail de ma vie d'avant. Je ne sais même plus qui je suis. J'ai oublié jusqu'à mon prénom. Épuisée, je finis par m'endormir, découragée.

Je suis condamnée à demeurer dans cet hôpital blanc et froid. Depuis mon admission, ces murs me retiennent prisonnière de mon présent. Je n'ai plus de passé, plus de souvenirs et ne peux rêver à mon futur. Enfin, presque...

Désormais, mon seul rendez-vous est celui que j'ai chaque matin avec l'interne du service, Rémy, chambre 101, aux alentours de 9 heures.

Rémy... Je ne lui ai pas avoué qu'il y a deux jours, en surprenant les bribes d'une conversation dans le couloir, j'ai brusquement retrouvé une partie de ma mémoire. Les mots capturés ont résonné en moi. Il était question de la mode pour cet été.

Je m'appelle Chloé. JP est mon comptable. J'ai démarré il y a quelques mois mon activité de couturière et suis à mon compte. J'ai toujours été passionnée par les tissus : leurs couleurs, leurs odeurs, leurs touchers me fascinent. Ils offrent un infini de possibilités.

Mais je me suis également souvenue qu'Eric m'a quittée pour une autre et que je souffrais.

Impossible de refermer la blessure, je ne guérissais pas de notre rupture.

Et puis, il y a eu cet accident, mon amnésie, la patience et la gen-



tillesse de Rémy.

Alors, si quelqu'un me reconnaît, connaît ce JP ou sait où l'on peut le trouver, si JP lit ce texte, merci de ne pas chercher à me contacter. Laissez-moi rêver encore un peu. Croire que c'est possible. Laissez-moi profiter de cette amnésie. Elle m'aide à guérir et me réapprend à aimer.

CONCOURS JEUNES  
***Sauvé par mon portable***  
CATÉGORIE MOINS DE 13 ANS  
1 - #PRÉHISTOIRE  
CERISE FERON

Il était une fois une gentille petite fille... ou plutôt, une adolescente grincheuse et boutonneuse, toujours collée à l'écran de son téléphone, se nommant Christine, mais vu que c'est un prénom tout pourri, tout l'monde l'appelle « Chris ».

Enfin, reprenons. Il était une fois une jeune fille du nom de Chris, qui se réveilla un beau matin, non pas au fond de son lit, mais bel et bien au fin fond d'une grotte. Oui, d'une grotte, comme celle de Lascaux qu'elle avait détestée visiter (visiter : mot toxique n'entrant pas dans le vocabulaire des ados). Donc, une grotte pleine de dessins de bisons rouges, de petits bonshommes noirs et de mains peintes en marron. Comme dans le livre d'histoire ! Ah, si seulement Chris avait su que ces vieux bouquins poussiéreux allaient lui servir un jour ! Bon, du coup, elle décida de sortir de là parce que, quand même, il faisait froid et humide là-dedans. Et puis, il n'y avait pas de réseau, et c'était légèrement embêtant pour faire les flammes<sup>1</sup> avec ses amies sur Snap ! Dehors, il n'y avait que des plantes qu'elle n'avait jamais vues en SVT. Et la SVT, c'est le seul cours qu'elle ne déteste pas. Du coup, Chris commença à se questionner, parce que c'était quand même bizarre de se réveiller un matin dans une grotte, au milieu de plantes qu'on n'a jamais vues en SVT. Alors Chris leva la tête et vit un pélican. Euh, non... Un ptérodactyle, comme dans Jurassic Park, ouais, j'te promets ! Mais voir un ptérodactyle, c'est carrément inquiétant, parce qu'au vingt-et-unième siècle, des ptérodactyles, y en a pas ! Non, les ptérodactyles, c'est la préhistoire (enfin, je suis pas sûre, mais ça, c'est pas grave, parce que Chris, elle n'est pas forte en histoire, c'est pas elle qui va me corriger !).

Donc ! L'ado boutonneuse, elle baissa un peu la tête, et qu'est-ce

---

<sup>1</sup>Faire des flammes, pour ceux qui l'ignoreraient, c'est échanger au moins un message par jour avec un contact : chaque nouveau jour apporte une nouvelle flamme. Un jour oublié, et les flammes sont perdues.

qu'elle vit ? Un volcan en éruption. Et un volcan en éruption, j'suis pas sûre que ce soit bon signe ! (Et sur le téléphone de Chris, toujours pas de réseau...)

Et là, Chris, elle paniqua vraiment. Alors, elle se mit à courir, courir, comme si la batterie de son téléphone en dépendait ! Au bout de trois interminables petites minutes, notre héroïne fut essoufflée, parce qu'être nulle en tout, c'est vraiment être nulle en tout. Même en sport. Mais ça tombe quand même bien qu'elle se soit arrêtée, parce que juste là, à trois mètres de ses pieds, il y avait une falaise. C'est ballot...

Alors, Chris gambergea, réfléchit, utilisa son cerveau, oui, elle l'utilisa ! D'ailleurs, elle l'utilisa trop, il surchauffa, et elle se mit à fumer ! Oh non, Chris fumait littéralement !

(Calme-toi, calme-toi. Mets le petit pois qui te sert de cervelle en veille !...)

Notre chère amie se retourna en agitant les mains pour se calmer, mais s'arrêta net. Devant elle se tenaient treize hommes, tous vêtus de peaux d'animaux. Et chacun tenait une massue...

Chris les regarda, puis se regarda. Eux, vêtus de peaux, elle vêtue d'un pyjama rose à coeurs... (Pour rappel, elle s'était réveillée dans la grotte, donc en pyjama...)

Ils avaient des massues, et elle... ben... elle avait... un téléphone ! (et d'ailleurs toujours pas de réseau). Chris, n'étant point Einstein, se dit qu'en prenant de l'élan pour sauter de la falaise et en battant bien fort des ailes (enfin, des bras, en l'occurrence), elle pourrait voler.

Non, Chris n'est pas forte non plus en physique, et elle ignorait encore l'existence de la gravité. Donc, elle sauta et... tomba. Mais elle se rassura en se disant que ce n'était pas grave et qu'au moins, elle aurait essayé ! Au moins... Et qu'avec un peu de chance, les palmiers, là, en bas, la rattraperaient... ou pas... !

Chris s'aplatit de tout son poids (98% de gras, de sucre et de Nutella et 2% de nourriture saine (carottes, poulet, patates...) sur le sol, mais aussi sur son bras. Une chance : sa petite main potelée amortit la chute. Mais une chance de courte durée : les cro-magnons, experts

en atterrissages l'avaient suivie, sans rien se casser !

« Ah non, là, c'est plus possible ! cria alors Chris. Non, mais le Karma, quoi ! D'abord la grotte, puis le gros oiseau, ensuite la falaise, tout ça sans réseau !? C'est l'époque des dinosaures, ou quoi ?! »

En prononçant ces mots, Chris se dit qu'à l'époque des dinosaures, il n'y avait pas de réseau, car il n'y avait pas de téléphone, et que donc, si elle jetait son portable, les cro-magnons seraient attirés par ce nouvel objet. Ah ah ! Enfin quelque chose d'intelligent dans cette histoire !

(Chut ! Reprends tes esprits et continue l'histoire, Jean-Robert !)

Donc, notre héroïne pas très fute fute, mais un peu quand même, leur jeta son téléphone (à contrecœur). « Yes, yes, yes, ça a marché ! » Chris s'enfuit à dos de gros oiseau (il l'aimait bien, finalement), puis elle s'endormit près d'un feu, collée à son ptérodactyle nommé Hugues-Claude Deloiso. Tout en mangeant du lézard grillé...

Elle se réveilla le lendemain, blottie dans son lit : elle était de retour chez elle ! Mais oups, elle avait perdu les flammes sur Snapchat avec ses amies. Alors, elle appela Elodie et Clara pour tout leur raconter...

« Et c'est comme ça que j'ai été sauvée par mon portable.

- Et donc, c'est pour ça que t'as pas fait les flammes ? demanda Elodie.

- Ouais, j'te jure, mais je suis un peu triste d'avoir perdu Hugues-Claude ! s'attrista Chris.

- Ton ptérodactyle ?

- Tout à fait !

- Et... Comment tu nous appelles, si ton tél t'a sauvée ?

- Ben...

- Mouais, dis-moi, ce serait pas encore une de tes excuses à la mords-moi le noeud ?! s'indigna Clara.

- Ben non, crois-moi ! Pourquoi je mentirais ? »

Elodie et Clara s'exclamèrent en chœur :

« Parce que tu mens tout le temps !!!

- Moi ? Ah ah... Cite-moi un mensonge ! » Chris était offusquée.
- « La fois où tu t'étais endormie que tu t'avais TELLEMENT rêvé que t'avais volé dans les nuages et que du coup, t'avais pas entendu ton réveil parce que t'étais trop loin de lui... suggéra Elodie.
- Ou celle où tu aurais croisé un scarabée géant qui t'a fait réviser tes maths, sauf qu'à cause de lui, t'étais en retard pour le contrôle ! renchérit Clara.
- Oh oui, hi hi, je m'en rappelle, de celle là ! Oh, et le lendemain, tu t'étais réveillée toute bleue parce que la veille t'avais mangé un schtroumpf malade ! s'amusa son amie.
- Et celle où je t'avais demandé de ranger ET laver ta chambre, mais qu'un python était entré par effraction chez nous et avait mangé le balai ! les interrompit la mère de Christine. Allez, va en cours, tu ne m'auras pas, cette fois ! »

CONCOURS JEUNES

***Sauvé par mon portable***

CATÉGORIE DE 13 À 16 ANS

1 - UN DANGEREUSE ARNAQUE

GUILLAUME PORTANT

L'histoire que je vais vous raconter est vraie. Elle s'est produite il y a quelque temps, je dirais environ... un mois. Depuis tout ce temps, je ne voulais la raconter à personne, mais désormais, je meurs d'envie de la faire connaître. Elle est si extraordinaire, si irréaliste, que ce serait dommage que je sois le seul à la connaître ! Assez discuté, je vais vous raconter mon histoire...

À l'époque où elle s'est produite, j'étais accro à mon portable. Mais vraiment. Très TRÈS accro ! À chaque fois que je ne faisais rien, ou que j'avais un peu de temps libre, je dégainais mon portable. Je regardais mes messages, j'allais sur Youtube, Snapchat, Instagram, Twitter, jusqu'à ce qu'un élément extérieur vienne me déranger.

Mon comportement, et c'est assez compréhensible, énervait tout le monde. Surtout mes parents ! À chaque fois que j'étais sur mon portable, ils me disaient qu'il fallait que j'arrête, que je lâche mon appareil, et que je me reconnecte aux « vraies choses »... Et ils avaient raison ! Ça devenait dangereux pour moi. Très dangereux. Tellement dangereux que j'ai failli mourir... Bon, je vais peut-être un peu trop loin. Mais quand même, ma vie aurait pu complètement changer...

Je disais donc que j'étais accro à mon portable, et que ça embêtait mes parents. Un jour, alors que je consultais mes messages, je reçus une notification. C'était un SMS envoyé d'un numéro que je ne connaissais absolument pas. Au début, je ne voulus pas m'y intéresser. Je crus que c'était quelqu'un qui s'était trompé de numéro. Ça m'était déjà arrivé plein de fois, de recevoir des messages qui ne m'étaient pas destinés. Par exemple, une fois, j'avais reçu un message d'un certain Léon. Une déclaration d'amour. Sur le

coup, je n'avais pas trop compris, puis, ça m'avait fait bien rire ! Je lui avais quand même envoyé un message pour lui dire qu'il s'était trompé de numéro.

Mais je me rends compte que je me suis beaucoup éloignée de l'histoire : reprenons !

Je reçus donc un message d'un numéro inconnu que je ne voulais pas consulter. Cependant, après avoir réfléchi quelques secondes, je me décidai quand même à le lire. En effet, ce message me paraissait très étrange. J'appuyai donc sur la notification, et là...

Surprise ! Pas de texte, mais une longue suite de chiffres... C'était très étrange. Il n'y avait que ça, rien d'autre ! Je ne savais pas quoi faire. Cependant, je pensais savoir ce que signifiait cette suite de chiffres, et j'avais un ami qui était un as dans le domaine des messages codés (on avait d'ailleurs résolu une énigme ensemble, longtemps auparavant. Je fus excitée à l'idée que nous serions peut-être confrontés à une seconde énigme !

Je décidai donc d'appeler mon ami pour lui demander des infos. Cependant, il ne répondit pas. Je présumai qu'il était tard et que donc, il s'était couché. J'irais donc lui parler le jour suivant.

Le lendemain, pendant la pause, j'allai donc le voir. Au fait, il s'appelle Maxime ! Il est très gentil. Je lui expliquai ce qui s'était passé la veille. Il me répondit tout de suite que c'était peut-être un message codé. Peut-être, car ça aurait pu être quelqu'un qui m'avait envoyé ça pour s'amuser et pour voir ma réaction... Mais c'était une idée saugrenue. Selon lui, chaque chiffre correspondait sans doute à une lettre de l'alphabet. Par exemple, le 1 correspondait au A, le 2 au B, le 3 au C, etc. On a donc voulu essayer, en remplaçant chaque chiffre par la lettre correspondante, et après plusieurs combinaisons, ça a donné progressivement un message, que voici :

**BONJOUR. VOUS NE ME CONNAISSEZ SUREMENT PAS, MAIS MOI JE VOUS CONNAIS. JE VOIS QUE VOUS ETES ACCRO A VOTRE PORTABLE. MOI AUSSI. COMMENT NE PAS ETRE ACCRO A CES PETITS BIJOUX DE TECHNOLOGIE ? ILS SONT INDISPENSABLES. JE VOIS AUSSI QUE CELUI QUE VOUS**

POSSEDEZ DYSFONCTIONNE. IL DEVIENT VIEUX, NORMAL. IL EST COMME NOUS, IL VIEILLIT.

JE VOUS AI ENVOYE CE MESSAGE POUR VOUS FAIRE UNE OFFRE ALLECHANTE. TRES ALLECHANTE. COMME VOUS LE SAVEZ, LE NOUVEL E-PHONE VIENT DE SORTIR. CEPENDANT, IL COUTE TRES CHER. JE VOUS LE PROPOSE DONC A MOITIE PRIX. REPONDEZ-MOI SI VOUS VOULEZ EN SAVOIR PLUS. A BIENTOT.

Je me souviens que nous avons mis au moins trois quarts d'heure pour traduire le message... Un message très spécial. Quelqu'un me proposait donc le nouveau téléphone à la mode à moitié prix. Comment résister ? « En plus, mon téléphone est cassé, il faut que je le remplace », me dis-je.

À cette époque, j'étais complètement naïve. Je croyais tout ce qu'on me disait. Ça m'avait d'ailleurs causé beaucoup de tort. Et cette affaire allait m'en causer encore plus !

J'aurais dû me poser des questions : de quelle façon cet inconnu s'était-il procuré mon numéro de téléphone ? Qui était-il ? Comment savait-il que mon téléphone dysfonctionnait ? Pourquoi avait-il codé son message ? Mais surtout, la question la plus importante que j'aurais dû me poser : ne s'agissait-il pas d'une arnaque ?

Car oui, quelqu'un qui nous propose un téléphone, normalement hors de prix, à bas coût, c'est le plus souvent un arnaqueur. Cependant, comme je l'ai dit, j'étais naïve et aussi un peu bête... Je ne voulus pas écouter Maxime, qui me disait qu'il valait mieux ne pas répondre à cet inconnu, que c'était une arnaque...

Plus tard, après les cours, je me décidai à répondre à cet inconnu. Je lui envoyai un message codé à sa façon, lui disant que j'étais intéressée. Cinq minutes plus tard, il répondit, et après traduction, ça donnait ça :

JE VOUS REMERCIE ENORMEMENT POUR VOTRE CONFIANCE. JE VOUS PROPOSE QU'ON EFFECTUE L'ECHANGE A CETTE ADRESSE : 4 RUE DES AUBEPINES. RETROUVEZ-Y MOI DEMAIN SOIR A 18 HEURES. A DEMAIN.



À ce moment-là, je n'étais toujours pas convaincue que c'était une arnaque. En fait, ça allait être bien pire que ça...

Comme vous le savez, mon portable fonctionnait de plus en plus mal. Sa batterie se déchargeait de plus en plus vite, il devenait lent. Retenez bien ce détail qui va jouer un rôle très important.

Le lendemain, après les cours, je me préparai pour partir. J'avais prévenu mes parents à l'avance que « j'allais voir des amis »... Je pris mon portable, mes écouteurs et de l'argent, puis je me mis en route. Je pris le bus jusqu'à un arrêt proche de la rue des Aubépines. En descendant du bus, je mis mes écouteurs pour écouter de la musique et me changer les idées. Cinq minutes plus tard, j'étais arrivée dans une rue sombre, il n'y avait personne à proximité. J'étais en train d'écouter ma musique préférée tout en regardant le sol... quand soudain, mon téléphone s'éteignit brusquement ! Je n'entendis plus de musique, mais, en relevant le nez, sous l'effet de la surprise, je vis une voiture foncer sur moi ! Je sautai sur le trottoir, échappant de très peu à la voiture. Elle ralentit, puis repartit tout de suite après à très grande vitesse...

J'étais sous le choc : j'avais failli mourir ! Si mon portable ne s'était pas éteint à ce moment-là, la voiture m'aurait percutée. J'avais été sauvée par mon portable !

Encore sous le choc, j'entendis la voix de Maxime. Il m'avait suivie jusqu'ici. Il me demanda si j'allais bien, puis il me demanda des informations : l'inconnu qui m'avait envoyé le message faisait partie d'un groupe d'arnaqueurs qui volaient l'argent et le portable de leur victime. Portable qu'ils revendaient ensuite sur internet. Mais, parfois, ils faisaient bien pire...

Maxime me raccompagna chez moi. Le soir-même, je n'utilisai pas mon portable. Je voulais oublier cette histoire.

Voilà, l'histoire est finie ! J'espère qu'elle vous aura plu. Je tiens à préciser que, quelques jours plus tard, nous sommes allés voir la police pour raconter ce qui s'était passé. Les policiers ouvrirent une enquête, et un peu plus tard, ils arrêtèrent le groupe de mal-fauteurs.

Cette histoire m'a fait aussi décrocher de mon téléphone. En fait, j'ai été sauvé de mon portable... par mon portable !

En guise de fin, je dirais qu'il faut faire très attention lorsque vous donnez des informations personnelles, lorsque vous discutez avec un inconnu, ou lorsque quelqu'un vous envoie un message douteux. On ne sait jamais ce qui peut arriver...



## 2 - APPEL D'URGENCE

SELMA EL KHADER

Jeune lycéen de dix-sept ans de constitution faiblarde, au corps maigre et au teint albâtre : voilà ce que j'étais.

Une salle sombre, mon téléphone illuminant mes yeux rouges de fatigue. Un bâillement et mon écran s'éteignit. Je m'allongeai. Il était trois heures du matin et l'insomnie avait une forte emprise sur moi. Le lendemain, je devais me rendre au lycée et affronter le harcèlement moral de mes camarades. Un soupir s'échappa de mes lèvres, faisant voler les cheveux un peu trop longs qui descendaient devant mes yeux sombres. Je ne pensais définitivement pas pouvoir dormir cette nuit. Mécaniquement, je m'extirpai de mon lit douillet et de sa chaleur pour me diriger vers l'unique velux de ma chambre qui donnait sur la ville et ses routes bruyantes et lumineuses. Je vivais seul depuis un certain temps – dans ce petit appartement en plein centre-ville – après que mes parents avaient accidentellement découvert mon orientation sexuelle. J'ouvris la fenêtre et laissai le vent froid s'engouffrer dans la petite pièce. Je frissonnai et mes joues prirent des couleurs rouges au contact du froid. Ma main s'enfonça dans la poche de mon jogging noir et j'en sortis une sucette. J'en avais toujours une sur moi, depuis que j'avais arrêté de fumer. J'enlevai le papier du bonbon puis l'amenai à mes lèvres et goûtai à son arôme chimique de framboise. Je laissai mes jambes se balancer dans le vide, au gré du vent, les muscles relâchés. Je me penchai en arrière, entrant à nouveau dans la chaleur précaire de mon appartement, pour attraper mon portable qui trônait sur ma table de chevet, non loin de la fenêtre. J'allumai mon cellulaire et regardai si j'avais reçu un message. Avec désespoir, je découvris qu'il n'en était rien et je le balançai sur mon lit. J'allais passer une nuit blanche sans rien avoir à faire et en angoissant sur la journée qui se profilait. Super.

Mes pieds nus ballants dans le noir de la nuit, je fixais le vide. Sous ceux-ci, les voitures passaient une par une, leurs phares éclairant ma rue momentanément. Soudainement, mes mains, mon seul

appui sur le bord de la fenêtre, glissèrent et je tombai. Aucun cri ne s'échappa de ma gorge, je fermai simplement les yeux. Et m'écrasai sur mon lit. Je me sentis soudainement particulièrement fatigué et mon corps s'endormit.

Mon téléphone sonna. Six heures quinze. Je me levai difficilement, me frottant les yeux. Je pris mon cellulaire et y vit quelques notifications. Alors que je m'attendais à voir des retours sur la dernière musique que j'avais partagée, seul un flot d'insultes apparut à mes yeux. J'eus un haut le coeur. J'aurais dû avoir l'habitude et pourtant, cette méchanceté gratuite à mon égard me touchait à chaque fois, me compressant le coeur, et je ne pouvais m'en détacher, ne pas y penser. Je refermai mon portable pour préserver mon moral. Je me levai de mon lit et m'habillai rapidement avant de me diriger vers mon frigo d'où je sortis une brique de lait. Le souffle encore court après la découverte de ces mots haineux à mon encontre, je versai le lait dans un grand verre et l'avalai difficilement, la gorge nouée. Je me dirigeai vers l'entrée de mon petit studio, enfilai mon manteau, un grand bonnet noir et mis mes Converse noires. Je sortis à pas feutrés, j'avais envie d'être invisible, insonore aux yeux des autres aujourd'hui.

Mes pas me menèrent dans une rue vide et silencieuse. La neige venait déposer son manteau blanc sur l'entièreté de la ville, la rendant austère. Par ce froid matinal, personne n'osait encore pointer le bout de son nez.

Après avoir marché quelques minutes, je me trouvai dans une allée marchande. Aucun magasin n'était ouvert, à l'exception d'un petit café à la devanture abîmée par le temps. J'y entrai. La douce odeur de café emplit mes narines. Je m'assis sur une chaise en bois, le coeur soudainement léger. Ainsi affalé, je sentis mon portable vibrer dans la poche de mon manteau. Priant pour que cela ne soit pas une insulte de plus, je sortis mon téléphone et l'allumai. C'était un message de Zagreus, mon unique affidé. Alors j'allais lire le contenu du texte, mon écran s'illumina : un appel de Zagreus. J'y répondis aussitôt :

« Allô, Za' ?

- Tu es où Dio' ? » La voix de mon camarade était empreinte d'une joie que je ne lui connaissais que quand il me parlait d'informatique.

« Je suis dans un petit café dans la rue marchande. » Je regardai le panneau lumineux sur la devanture du magasin : « "Le café des Dieux", tu connais ?

- Gogole Maps est mon ami ! J'ai quelque chose à te montrer. » Et il raccrocha, me laissant étonné par son comportement inhabituel.

Une serveuse apparut à mes côtés et me proposa de commander. Mes yeux encore endormis choisirent un café : je voulais être sûr de pouvoir supporter l'énergie de Zagreus quand il arriverait.

Le café arriva sur la table en bois rêche et je remerciai d'un signe de la tête la serveuse et son sourire automatique. Et aussitôt après, Zagreus arriva. Grandes lunettes rondes sur le bout d'un nez aquilin parsemé de tâches de rousseur, joues rougies par le froid, grand sourire découvrant des dents blanches comme de la porcelaine, cheveux d'un roux tirant vers le châtain : c'était bien lui. Il s'assit sur la chaise en face de moi et je lui souris :

« Alors... Bien dormi ? me questionna-t-il.

- Eh bien, pas vraiment... » Mon corps répondit lui aussi en baillant.  
« Mais ce n'est pas le plus important : que voulais-tu me montrer ?

- Tu sais me parler, toi ! » Il rit franchement, ce qui me fit sourire, et me regarda dans les yeux : « Je viens de créer une nouvelle application...

Confie-moi ton téléphone deux minutes, je vais te l'installer tout de suite !... Je lui tendis mon cellulaire, l'application fut vite installée et il me le rendit. Je l'ouvris et regardai l'affichage d'attente.

- “ Géolocalisation et appel d'urgence ” ?

- C'est pour que l'on puisse se joindre et savoir où est l'autre à tout moment. Son grand sourire me fit sourire à mon tour.

- Très bonne idée ! » J'entrai le numéro de Zagreus puis un autre dans l'application en sifflotant. « En espérant que tu n'aies pas à

l'utiliser bientôt... » conclut mon ami en me tapant dans le dos amicalement mais avec une pointe de tristesse dans la voix.

Mes pas hésitants venaient de franchir la grille du lycée et déjà, je regrettais de m'être levé ce matin pour aller au lycée. Le brouhaha me faisait bourdonner les oreilles. Je courus loin de tout le monde, vers le bâtiment. Je me dirigeai vers ma classe pour la première heure et m'assis à ma place avant de m'affaler sur mon bureau, la tête entre les bras. Mes yeux se fermèrent et mon souffle se fit plus tranquille.

Les pas de mes camarades sur le parquet de la classe me réveillèrent de ma courte sieste :

« Bah alors, t'as pas assez dormi ? » se moqua un de mes voisins de cours en me frappant la tête.

Simple camaraderie selon lui. Grande humiliation pour moi qui souhaitais passer inaperçu aujourd'hui. Mon regard achoppa sur sa silhouette avant de se lever vers le ciel, en signe d'exaspération. Il comprit vite que je n'étais pas disposé à répondre à ses idioties et partit s'asseoir à sa place, un sourire en coin sur les lèvres.

L'heure de cours commença et les boulettes de papier venaient joyeusement me frapper, rebondir sur ma table dès que le professeur avait le dos tourné. Des rires, des sourires. Des moqueries puis la sonnerie.

Précipitamment, je sortis de la classe et me dirigeai vers un recoin de la cour inconnu de presque tous les lycéens. Je m'assis sur le vieux banc avant de sortir une sucette à la fraise d'une de mes poches. Peu après, Zagreus fit son apparition et me salua :

« Alors, tu vas comment depuis ce matin ? » Son regard interrogateur semblait sonder mon âme, à la recherche d'indices.

Je ne voyais pas l'intérêt de lui parler des heures qui venaient de s'écouler. Je lui souris donc, innocemment : « Ni mieux, ni moins bien... Et toi ?

- De même. Il y a seulement eut Héphaïstos qui n'a pas pu se retenir de m'embêter, râla mon affidé. Il dit qu'il « aime bien m'embêter

parce que je fais une tête drôle quand je suis énervé » ! C'est quoi cette excuse ? » Un rire m'échappa et cela me valut un regard noir de la part de Za' : « Tu es de son côté ?

- Non, non, non. Bien sûr que non. Mais il n'a pas tort, la tête que tu fais est réellement drôle... » Un autre rire inopiné sortit de ma gorge.

« Hey ! » se défendit inutilement mon cher ami avant de venir me taper amicalement.

« Hé, toi ! ; Je me retournai au son de cette voix que je connaissais que trop bien.

- J'ai un prénom, tu sais... » Il souffla et je compris qu'il ne le dirait pas. J'étais « toi » pour lui et c'est tout, rien d'autre.

- Oui, oui. Je sais.

- Que veux-tu, Arès ? interrogeai-je presque sèchement.

- Je voulais simplement te dire de faire attention. Érebe semble préparer un mauvais coup contre toi. » Il secoua la tête et souffla, bizarrement mécontent.

- Wow, merci de t'inquiéter pour moi, tout d'un coup, crachai-je. De toute façon je le savais déjà, il en prépare un pour moi chaque semaine. »

Je me retournai et pris la direction de ma classe pour mes cours de l'après-midi.

« Tu pourrais quand même dire merci », « entendis-je derrière mon dos mais je n'en fis rien et filai comme un voleur.

La fin de la journée défila devant mes yeux et le moment de sortir du lycée arriva à toute vitesse. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, je ne courus pas hors du bâtiment dès la journée terminée, non. J'avais pour habitude de prendre mon temps et d'être le dernier à sortir pour être plus tranquille. Alors, quand la sonnerie retentit, mes cahiers mirent un temps conséquent avant de se retrouver dans mon sac. Quand je relevai la tête, la salle était vide et un fin sourire prit place sur mon visage. Enfin seul et tranquille.



Mon manteau mis, je me levai enfin et, la lanière de mon sac d'un noir presque délavé posée négligemment sur mon épaule gauche, je sortis de la classe. Après quelques pas et alors que j'allais tourner pour descendre les escaliers, je fus violemment poussé contre le mur et j'entendis un rire gras :

« Hey, hey, comment ça va, toi ? » C'était Érèbe. Sa voix qui n'avait pas encore mué était facilement reconnaissable. Je levai ma tête sans émotion vers lui. « Pas très bien j'imagine, ajouta-t-il. Tu dois beaucoup trembler là » Trois de ses amis s'avancèrent doucement vers moi, des battes de base-ball au poing et de mauvais sourires au visage.

« Je ne vois pas de quoi tu parles. » Ma voix était ferme. Je ne saurais dire si j'étais résigné ou si je ne réalisais pas encore la situation mais je me trouvais étrangement calme.

« Ose me dire que ces battes ne te font pas flipper.

- Elles ne me font pas flipper. Pas du tout. » Mes yeux atones se plantèrent dans ses rétines pétillantes, le faisant tressaillir et reculer de quelques pas.

- Tu es complètement fou ma parole... » Il se tourna vers ses acolytes avec un sourire moins sûr qu'avant : il est vraiment taré, hein ? » Tous répondirent par l'affirmative et moi, je les regardais dire, dégoûté.

« Bon, assez ri. Faites votre boulot maintenant les gars. » Il me désigna du doigt et ses trois hommes de main se dirigèrent vers moi, les battes remontées sur leurs épaules leur donnant un air plus menaçant.

Premier réflexe : mon bras gauche passa devant ma tête pour la protéger des coups. Deuxième réflexe : ma main droite sortit mon portable de ma poche sans que mes agresseurs ne le voient, et je l'allumai pour me rendre directement sur l'application de Zagreus. Dessus, deux contacts apparaissaient : « Arès » ; « Zagreus ». Mon doigt appuya instinctivement sur « Zagreus », lançant un appel d'urgence. La sonnerie de mon téléphone fut couverte par le bruit du coup que je venais de recevoir. J'avais le souffle coupé et quand

j'entendis la voix de mon ami, pas un seul mot intelligible ne réussit à sortir de ma bouche. Seulement quelques gémissements de douleur intense sortirent de ma gorge sèche. « Dio', Dio' qu'est ce qu'il se passe, là ? » La voix de mon ami devenait de plus en plus angoissée. Je regrettai soudainement de l'avoir appelé, j'aurais dû le laisser tranquille et ne pas encore l'embêter avec mes problèmes.

Érèbe entendit la voix de Zagreus à travers le combiné et aussitôt un rictus traversa son visage bouffi par la haine.

« Alors comme cela tu appelles à l'aide, « Monsieur je n'ai peur de rien » ? Il rit ironiquement avant d'ordonner sèchement à ses subordonnés :

« Détruisez son téléphone. Tout de suite. »

D'un coup de batte, mon téléphone fut envoyé à l'autre bout du couloir avant de se fracasser contre le mur en pierres blanches. Comme si ce coup de batte ne suffisait pas, Érèbe se dirigea vers la carcasse de mon vieux téléphone et commença à taper avec son pied dedans, encore, encore et encore, toujours plus fort. Sans se déconcentrer, les trois autres continuaient à m'encercler et à me frapper. J'avais l'impression que j'allais partir, que ma vie allait me filer entre les doigts et que j'allais me retrouver à demi-mort peu de temps après.

Mais soudain des pas se firent entendre. Dans l'escalier, Za' courait à belle allure dans notre direction. À sa suite... Arès ? Était-ce bien lui ? Oui. Tous deux couraient vers mes bourreaux et moi et, aussitôt arrivés à ma hauteur, Arès s'interposa entre moi et les trois hommes pendant que Zagreus me prenait dans ses bras en me demandant si tout allait bien. Je me sentis tout à coup soulagé et tout mon corps se relâcha, détendu... Peut être un peu trop car mes paupières se refermèrent et je me retrouvai dans un monde plongé dans un noir complet.

J'ouvris les yeux et une lumière blanche m'aveugla. Je refermai les paupières aussitôt mais ce geste n'avait pas échappé aux deux personnes se trouvant à mes côtés et déjà j'entendais leur voix me demander comment je me sentais :

« Dio ! Rouvre les yeux tout de suite, ne te rends pas ainsi ! »

L'appel de mon meilleur ami me fit ouvrir les yeux. Il était assis sur une chaise collée à mon lit d'hôpital tandis qu'Arès se trouvait un peu plus loin, me regardant, un sourire serein sur le visage mais des cernes conséquentes sous les yeux.

« Bonjour... », articulai-je plus que difficilement en baissant légèrement la tête d'abord vers Zagreus puis vers Arès. Tous deux me sourirent franchement.

« Bon retour parmi nous, me répondit le grand brun en s'approchant un peu plus de mon lit.

- C'est vrai, bon retour ! » La voix joyeuse du jeune roux qui me servait de meilleur ami résonna dans ma tête.

Encore une fois, il m'avait sauvé. En créant cette application, il m'avait sauvé la vie. Jamais je ne le remercierais assez pour cela et c'était pour cela que là, devant Zagreus et Arès, je me mis à pleurer à chaudes larmes, les remerciant encore et encore, sans m'arrêter. Dehors, le soleil brillait comme il ne l'avait jamais fait à mes yeux, semblant m'annoncer un futur plus beau, brillant et heureux.





